

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La renaissance des beaux métiers
La redécouverte de l'Amérique
Une fresque et des visages de femmes
De la sagesse augustinienne
Le français tel qu'on le parle...
Février
En enfer, au XX^e siècle
Le dessin français du XIII^e au XVI^e siècle
Le rêve de Bolivar

Dom Sébastien Braun, O. S. B.
G. K. Chesterton
Jeanne Cappe
Jacques Maritain
Jean Valschaerts
Adolphe Hardy
Alexandre Masseron
Marcel Schmitz
Herbert F. Wright

Les idées et les faits : Chronique des idées : Inauguration de la chapelle commémorative du Cardinal Mercier, Mgr J. Schyrgens. — Allemagne.

La Semaine

Entre le moment de la chute de son gouvernement et celui de son entrée dans le ministère Laval, M. André Tardieu a écrit pour *l'Illustration*, un article terrible pour le régime qui accable son pays. Tout mérite d'être cité et commenté. Bornons-nous à l'essentiel.

Quel Français, en juillet 1914, espérait gagner en septembre la bataille de la Marne? Ni ceux de gauche, parce qu'ils n'iaient la guerre; ni ceux de droite, parce qu'ils nous craignaient incapables de la faire. Et l'Europe accordait créance à cette incroyable.

Que Berlin — lisez les Mémoires de Bülow — nous eût alors connus tels que, sous de trompeuses apparences, nous étions en vérité, pas de guerre. L'Europe elle-même aurait fait pression pour la paix si l'instinct de ses intérêts n'avait été obscurci par sa foi en notre prétendue décadence. Pour nous être peints au monde divisés et incertains, nous avons préparé l'erreur meurtrière des agresseurs et des amis.

Mais la France était depuis longtemps aux mains de la gauche, d'une gauche niant la guerre. Et cette négation engendra l'impréparation qui appelle la guerre comme le gouffre appelle le torrent...

Clemenceau, par qui fut mobilisée l'âme de réserve de la nation et sauvegardée l'autorité de nos chefs, nous a légué une victoire militaire qui nous laisse une armée, réduite par notre volonté de désarmement, mais égale aux meilleures.

Poincaré nous a gagné une victoire financière qui, par la confiance restaurée et le sacrifice accepté, nous a donné la plus saine des monnaies, qui a appelé dans nos caisses l'or inquiet de nos voisins et déterminé les Etats-Unis à concevoir, d'accord avec nous, sur la base d'une égalité stricte, la reconstruction financière de l'Europe.

Moins exactement que leurs amis ou rivaux, les Français pèsent les deux victoires, qu'ils tiennent cependant en leurs mains. Lisez leurs débats politiques, de partis devant le pays ou de groupes devant les Chambres. Il ne s'agit pas d'exercer le pouvoir en fonction de ces deux forces, mais de le conquérir à leur mépris. Nos querelles intérieures sont un monument d'incompréhension nationale.

Mais le régime n'est-il pas le grand coupable? En démocratie politique, la loi du nombre suscite autour du pouvoir ces maladies mortelles si bien décrites par M. Charles Benoist. Le bien général passe au second plan, l'intérêt du parti prime tout. A l'intérieur des partis, le recours à tous les moyens pour arriver et « profiter »...

* * *

Citons encore :

Nous avons mieux supporté les lendemains de défaite que nos lendemains de victoire.

Quinze ans après Waterloo, l'Algérie; quinze ans après Sedan, la

Tunisie, l'Indo-Chine et bientôt l'Afrique occidentale; de l'humiliation de Tanger est sorti le protectorat marocain. Notre empire de 100 millions d'âmes est né, comme subconsciemment, de l'emploi de forces diminuées. Que faisons-nous des forces présentes?

Supposez l'Empire français, tel que l'ont bâti nos rois et notre république, aux mains de l'Allemagne ou de l'Italie : la face du monde en serait changée. Car, dans l'un et dans l'autre de ces deux pays, une conscience impériale génératrice d'action fût née, se fût développée et imposée. Nous avons l'Empire. Où est la conscience?

La conscience — c'est-à-dire la vue nette et la fierté de voir, avec la compréhension des moyens de réaliser. Bilan officiel et bureaucratique de nos possessions d'outre-mer, ah! certes on l'a souvent imprimé : il n'y manquait que la politique navale, la politique bancaire et la politique scolaire, conditions essentielles de la mise en valeur. Gènes et Venise travaillaient mieux.

J'ai marqué deux de nos forces, la militaire et la financière. Et les autres? La confiance, inspirée à quiconque voit et sait que notre position territoriale implique le statu quo et exclut l'esprit de conquête; la capacité, qui est nôtre, de prêter à tant de peuples qui ont besoin d'emprunter; le rythme hospitalier de notre production, par quoi notre sol est accessible aux travailleurs étrangers; le tout situé dans l'immense cadre d'achat, de vente et de transformation que nous font nos Frances d'Afrique et d'Asie!

Nous pourrions, pour nous épanouir, nous concevoir 100 millions, que nous sommes. Nous préférons rester 40 millions à nous entre-dévorner. Cela se paie.

Maurras aurait-il raison et la France serait-elle sans tête?

Et si la conscience impériale manque à la France, serait-ce parce que ce qui lui tient lieu de tête en étant complètement dépourvu, est incapable de la communiquer aux membres?...

* * *

Citons toujours :

Critiques, dira-t-on, et critiques aisées. Mais quatorze mois vouts fûtes chef du gouvernement et vous pouviez réaliser?

C'est vrai. J'ai fait, pendant ces quatorze mois, ce que j'ai pu et c'est précisément de pouvoir si peu au regard de ce qu'on veut qu'on reste blessé au cœur, lorsqu'on a fait ce qu'on pouvait.

Depuis trente ans, la France n'a connu que deux ministères forts : Clemenceau en 1917, parce qu'on avait peur de la défaite; Poincaré en 1926, parce qu'on avait peur de la faillite.

Les autres ont manqué de force, parce qu'ils n'avaient pas le désespoir à la base. Tout le monde voulut, à peine nés, les remplacer. Il leur fallut, sans y tenir, passer à défendre leur peau le meilleur de leur temps.

Lisez et méditez cette confession tragique et reconnaissez qu'elle vérifie le mot profond de Chesterton : le monde moderne avance la tête en bas... Un régime qui n'engendre de gouvernement fort, c'est-à-dire un gouvernement capable de gouverner, de sauvegarder et d'assurer le bien commun, que quand ce bien commun est en perdition, ce régime est un régime de mort. Si la démocratie politique exige le désespoir pour produire ce qu'un régime sain assure normalement, cette démocratie politique est une aberration. Et M. Tardieu oublie de dire que les deux seuls gouvernements forts que la France ait connus depuis trente ans n'étaient forts que parce qu'ils sacrifiaient, en fait, le régime au salut public. Ils ne sortaient pas du régime. Ils naquirent malgré lui et il les a tués dès qu'il l'a pu...

Quand un chef d'une grande puissance confesse qu'il a passé le plus clair de son temps et dépensé l'essentiel de ses forces, non pas à gouverner, à promouvoir le bien commun, mais à défendre sa peau, quelle condamnation sans appel du régime politique de son pays! Et pour un Tardieu personnel et volontaire, pour un Clemenceau et un Poincaré en temps de désespoir, que de nullités en période normale (oh! ironie des mots!...) que de fantoches et que de jouets... Il n'est pas inutile de rappeler ici le chiffre qui donne encore aux paroles de M. Tardieu un relief plus saisissant : quatre-vingt-six gouvernements en soixante ans!...

* * *

Après avoir brossé un tableau navrant de la vie parlementaire qui ne permet « d'obtenir le vote d'un budget qu'après avoir subi le feu de 3,000 orateurs », M. Tardieu continue :

Voilà pour les élus : reste le peuple qui les nomme; qui, tous les quatre ans, se passionne un mois pour les nommer — mais qui, quatre ans durant, se désintéresse d'eux, dès qu'il les a nommés.

Ce peuple charme et déconcerte. Ma joie fut de parler devant lui : assemblées intelligentes et frémissantes — admirables d'intuition — d'agriculteurs, d'ouvriers, de commerçants, de retraités, de combattants. Il saisit tout ce qu'on lui dit. Il l'applaudit de plein fouet. Mais son approbation n'est point créatrice et ne se capitalise pas parlementairement.

Peuple étrange! dont on ne sait — ni lui non plus — s'il préfère voir ses élites se dégager ou s'entre-détruire. Peuple vif aux grands sacrifices et rebelle aux petits; qui assaille ses mandataires de tant de vœux inverses que beaucoup d'entre eux consacrent, comme le catoblepas, leur vie à regarder leurs pieds, avant de les manger! Peuple responsable, pour une part, du gaspillage interne des forces qu'il pourrait si fructueusement projeter au dehors!

Ils sont là, suivant la façon de compter, ou 40 ou 100 millions, qui valent, par leurs vertus, singulièrement mieux que le sort qu'ils se font et qui pourraient, s'ils voulaient, se faire un sort cent fois meilleur. Que leur manque-t-il? Le sens des possibilités françaises et du lien qui unit ces possibilités communes au bonheur de chaque Français.

C'est que la guerre, qui a tué les hommes, n'a tué ni les passions, ni les habitudes. La France est en danger du fait des unes et des autres.

Passion d'abord de la solitude pour l'individu; passion de la bataille pour le groupement; passion de la majorité, dont Edmund Burke se défiait autant que du despotisme; besoin contradictoire d'égalité et d'autorité, où se retrouve le conflit métaphysique ouvert depuis Platon.

Habitudes séculaires nourries des stratifications, qui ont maintenu aux lieux de leur naissance gallo-romaine nos villages immobiles; habitudes de vie, de pensée, de croyance, de foi, de haine, qui classent le Français avant qu'il soit sorti du ventre de sa mère; qui le livrent aux mots plus qu'aux faits; qui le font timide, méfiant, rebelle aux grands espoirs.

Oui ou non, quand on médite ces lignes la conclusion s'impose-t-elle : la France a besoin d'un régime qui lui assure un chef! Les Français ont besoin d'être gouvernés. Fasse le ciel que la réaction salvatrice ne surgisse pas à la veille seulement, au lendemain peut-être, d'une catastrophe nationale!...

Ce n'est que depuis la Révolution française que la France est à ce point livrée aux mots. En démocratie politique, le mot est roi. Il faut à la France une Constitution où le mot, le mot qui cherche à tromper ceux qui décident également de tout et de capter des suffrages qui permettront de tout faire, sur des programmes qui n'ont rien à voir avec la réalité, où le mot ne soit plus tout puissant

* * *

Citons, pour finir, la conclusion de l'article.

L'Etat est à restaurer dans la connaissance de son devoir et de son droit, qu'il a l'un et l'autre oubliés. Pour avoir, parmi tant d'abdications, manqué du courage minimum qui lui imposait de régler lui-même le sort de ses fonctionnaires, pour avoir paresseusement confié à des commissions la fixation de leurs salaires, il s'est dessaisi et décrié comme un roi faibléant. Le leude de Soissons est de tous les temps. Les féodalités modernes doivent, comme celles du passé, subir une discipline.

Ideal et autorité : biens à retrouver, à ranimer, à rajeunir! Faute de quoi, dans la splendeur lasse des soleils couchants, le sang versé aux frontières et les milliards prodigués au fisc seraient aussi décevants qu'un discours de défaitiste au tombeau de l'Inconnu.

Est-il possible, en démocratie politique, de rendre à un Etat qui l'a oublié, la connaissance de son devoir et de ses droits? Il l'a perdue par le jeu normal des institutions démocratiques, peut-il la recouvrer autrement que malgré ces institutions? En se développant dans sa ligne, le mal n'engendre que le mal. La démocratie politique est incapable de se guérir elle-même. Elle a tué l'idéal et miné l'autorité. Ce n'est pas elle qui les retrouvera, les ranimera, les rajeunira. Que sont les études critiques des philosophes et des juristes, à côté du terrible réquisitoire que vient de dresser contre la folie démocratique l'homme du traité de Versailles, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est une volonté?

Rarement nous avons eu une impression aussi vive de l'impuissance d'un homme devant les institutions, quand cet homme n'est pas décidé à réformer ces institutions. Et l'image de Mussolini surgit immédiatement devant les yeux. Il a dit tout ce que dit M. Tardieu, et en une langue de feu, mais il a été logique et il a mis par terre les institutions qui tuaient son pays...

* * *

Il est de simples faits qui symbolisent à la perfection certaines situations fort compliquées et qui incarnent et synthétisent à merveille des mouvements très complexes. Qu'est-ce donc que la question flamande? vous demandent encore d'excellents compatriotes, en février 1931. Oyez cette petite histoire. L'héroïque commandant du Fort de Vaulx conférençait, l'autre soir, à Bruxelles. La conférence était précédée de l'admirable film de Léon Poirier : Verdun. L'exemplaire du film projeté était titré dans nos deux langues nationales. Or donc, quand apparut sur l'écran, après le texte français du dernier message lancé par le Fort, la traduction flamande, le bon public manifesta... Et voilà bien toute la question flamande!...

La renaissance des beaux métiers⁽¹⁾

Il n'est aucun pays où les métiers d'art aient fleuri jadis comme chez nous. Au lendemain des fêtes du Centenaire et de ses expositions — peinture à part — dites-moi, avec quel intérêt et quelle fierté, avons-nous contemplé, à nouveau, les chefs-d'œuvre de nos vieux artisans!

Que de fois furent-ils exhibés depuis un demi-siècle, ces trésors? Heureuse coutume! Elle nous fait prendre mieux conscience de notre glorieux passé et de l'éclat de nos métiers d'antan.

La première grande exposition du genre, restée mémorable, eut lieu en 1880. Elle inaugurait les parties les plus anciennes de ce Musée, appelé désormais « le Cinquantenaire ». Spectacle incomparable, à en juger par les documents. On n'oublie pas ses organisateurs : les Reusens, Vermeersch, Helbig, Wanters, Alvin, Fétis... ouvriers de la première heure. Dans la suite, et à l'occasion d'autres anniversaires, se succèdent : en 1881 et 1905, les deux expositions d'art ancien au pays de Liège, et en cette dernière année également, l'art ancien bruxellois; à Bruges, en 1907, la Toison d'Or; en 1910 ici encore une fois, et pour inaugurer alors cette nouvelle aile du Musée, transformée pour la circonstance en palais rubénien, la splendide exposition de l'art belge au XVII^e siècle; puis, coup sur coup, en 1911, à Charleroi, les arts anciens du Hainaut; à Tournai, les anciennes industries d'art tournaisiennes, et à Malines, les anciens métiers d'art malinois; en 1913, à Gand, l'art ancien dans les Flandres, et j'en ometts... Vient alors la longue interruption de la guerre et de l'après-guerre. Mais la tradition est renouée de ces évocations émouvantes, de ces défilés solennels de nos richesses d'art.

Voici la sculpture sur bois : statues gothiques, dans leurs plis cassés, statuettes nerveusement contournées, retables aux dais ajourés, débordants de vie, ceux de Léau, d'Haackendhover ou de Lombeek; sculpture sur bois, si proche de notre sculpture en pierre, pensez à nos églises, hôtels de ville, halles, halles, cafés, maisons de corporations. Voici des meubles de chêne, coffres massifs richement ferronnés, bahuts, chaires, crédenes, panneaux plissés et crétages découpés; puis les confessionnaux, les stalles, les lambris, les chaires à prêcher, les apôtres géants de notre XVII^e siècle, les Duquesnoy, les Faid'herbe, les Verhaegen... toute la pléiade rubénienne; et les buffets, les armoires, les commodes, de nos ébénistes liégeois, étourdissants d'une autre virtuosité. Voici l'orfèvrerie, trésors de nos églises, chapitres et cathédrales : chasses émaillées rutilantes de filigranes et de cabochons. Honneur à toi, Godefroid de Claire, maître insigne du marteau! Saint-Servais et Saint-Hadelin, Saint-Remacle et Saint-Eleuthère, Sainte-Gertrude de Nivelles et Sainte-Begge d'Andenne; les bustes reliquaire, majestueux, Saint-Alexandre, Saint-Lambert, Saint-Poppon, Saint-Feuillen de Fosses, Saint-Perpète de Dinant; les croix, les phylactères étincelants, les évangélistes gemmés du doux Hugo d'Oignies, les monstrances, calices, ciboires, ciselés et ornés à l'envi. Voici les aiguières et plateaux de cérémonie dessinés par Rubens ou Jordaens, les hanaps en vermeil, les colliers de corporations; puis les argenteries de table : cafetières, légumiers et flambeaux; les lourdes dinanderies : fonts baptismaux de Renier de Huy, lutrins à aigle, chandeliers, aquamaniles; les cuivres battus, plats, lanternes, bassinoires. Voici les ivoires délicatement fouillés. Voici la céramique : grès de Raeren ou de Bouffloux, cruches, gourdes et pots; plats, soupières et assiettes de Bruxelles; porcelaines de Tournai. Voici maintenant, les mitres brodées, les chapes et chasubles aux lourds orfrois. Les dentelles : barbes,

fichus, volants, jabots; les bruxelles, les malines et les valenciennes. Et les tapisseries historiées de hautes et basses lisses, signées Van der Weyden, Teniers et Van Orley, les « Verdures » d'Audenarde. Voici les cuirs dorés de Malines. Voici les manuscrits enluminés. Que sais-je!

Inutile d'aller si loin, bornons-nous aux salles voisines de ce musée. Ne nous présentent-elles pas, de tant de splendeur, la plus incomparable synthèse.

Voici notre Belgique : terre sacrée de l'art!

* * *

Combien tout ceci nous donne à réfléchir.

Où en sommes-nous? Qu'en est-il advenu de si glorieuses traditions? Où trouver ces artisans d'autrefois?

La récente exposition de la « Centennale » rétrospective de notre art depuis 1830 aurait dû nous répondre. Emouvante, sans doute, surabondante en peintures et sculptures avec tant de maîtres disparus de l'école, elle déborda le vaste Palais des Beaux-Arts, sans compter le nombre de toiles qui auraient pu et dû y figurer. Mais l'art décoratif, qu'avait-il produit depuis cent ans? On projeta un instant d'en faire également la revue. On dut y renoncer : nos beaux métiers d'autrefois n'ayant fait que végéter durant les trois premiers quarts du siècle. On songea bien à reconstruire quelque vague « ensemble » de style Louis-Philippe. Était-ce suffisamment belge? Faute d'art décoratif plus ancien, il fallut donc se rabattre sur le mouvement contemporain : pitoyable décadence que celle du métier d'art au siècle dernier!

Les causes de cette décadence, vous les connaissez, elles peuvent se ramener à trois principales : l'abolition du régime corporatif, le machinisme et l'enseignement académique. Ont-elles conservé toute leur virulence?

La première nous ramène à cette « Exposition du travail », qui vient d'avoir lieu dans un hall voisin de ce palais. Le but de l'institution qui l'organisa : « mettre en relief la valeur personnelle de l'ouvrier » est bien fait pour « développer parmi les travailleurs le goût et la connaissance du métier, stimuler leur esprit d'initiative et de progrès ». Comportant des concours périodiques entre artisans de toutes catégories, ce qu'une telle institution peut devenir favorable au renouvellement de l'esprit corporatif, on le conçoit aisément.

Le dimanche 12 octobre, dix mille ouvriers, venus de tous les points du pays, étaient rassemblés pour recevoir leurs récompenses. La famille royale et les personnalités du monde politique et diplomatique, avaient pris place sur une vaste tribune, qu'encadrait le monument au travail de C. Meunier. A droite et à gauche se groupaient les cent doyens de métiers nouvellement élus, portant le collier emblème de leur nouvelle dignité. Plus bas, l'on voyait les cinq cents cadets, élite de la jeunesse des écoles professionnelles, avec leurs outils de travail et leurs bannières multicolores. Renouveau grandiose de la vie d'autrefois, vision momentanée pleine d'espoir pour l'avenir.

Passons au machinisme. Si la vapeur et l'électricité furent néfastes aux métiers d'art, personne n'oserait tout de même plus aujourd'hui imiter Ruskin, qui, par horreur du chemin de fer, « faisait transporter ses livres en charrettes, de sa librairie d'Orpington à sa maison de Londres ». On assure qu'une esthétique nouvelle est en voie de formation et que son caractère résultera précisément de l'emploi de la machine. Ses produits seraient appelés à rivaliser avec les plus belles œuvres d'autrefois. J'en accepte

(1) Conférence faite à Bruxelles, au « Service Educatif » des Musées royaux d'Art et d'Histoire.

l'augure, sans pouvoir toutefois admettre que le travail mécanique puisse entièrement remplacer le travail à la main. Il est des choses que la machine ne saura jamais faire, particulièrement celles qui appartiennent au domaine propre de l'art. On commence maintenant à s'en apercevoir. Le goût a ctuel, si prononcé, pour tout ce qui est primitif, folklorique, voire même nègre, n'est-il pas un autre indice de la réaction qui s'annonce contre le règne trop exclusif de la mécanique?

L'enseignement académique lui aussi semble menacé. Que le discrédit dans lequel tomba le métier soit en grande partie l'œuvre de cet enseignement, on ne peut en douter. L'architecture, la sculpture et la peinture, furent longtemps seules admises dans les écoles. D'où la funeste distinction entre le soi-disant grand art et les arts mineurs! La jeunesse fut désorientée. En voulez-vous la preuve? Auriez-vous demandé, récemment encore, à tel élève bien doué, d'une école d'art appliqué: « Cher ami, au fond, que voudrais-tu devenir? » Neuf fois sur dix, il vous aurait répondu: « Peintre ». Le résultat des académies, c'est le nombre insensé de ces artistes-peintres, c'est la pléthore de ces expositions encombrées de toiles, c'est l'abandon général des métiers d'art par tous les gens de quelque talent. Mais, cette suprématie de la peinture est déjà sérieusement ébranlée.

C'est vers la fin du siècle dernier que les choses commencèrent à changer. De vrais artistes se remirent à s'intéresser aux métiers. Le mouvement partit d'Angleterre. Entre 1860 et 1870, William Morris avec quelques amis se proposèrent, suivant leur devise, « de transformer artistes en artisans et artisans en artistes ». Ils organisèrent le tissage, l'impression à la main sur étoffes, le vitrail, l'ameublement, les papiers de tenture, la broderie, la calligraphie, l'enluminure et l'imprimerie.

Singulière coïncidence: juste à la même époque, deux hommes, bien faits pour s'entendre, poursuivaient chez nous le même idéal de dessin, c'étaient: Maître Jean Béthune, rénovateur de l'art médiéval en Belgique, et le Frère Marès, génial fondateur de la première école Saint-Luc, à Gand. Leur but commun était aussi de battre en brèche l'absolu de l'académisme et de former des artisans, dignes émules de ceux d'autrefois. Plus personne, maintenant, ne discute l'énorme et la bienfaisante influence des écoles Saint-Luc, dans tous les domaines des industries d'art.

Une trentaine d'années plus tard, d'autres de nos artistes, tout en cherchant à orienter l'art dans des voies nouvelles, mirent également leur talent au service des métiers. J'ai cité H. van de Velde, l'éminent directeur de l'Institut supérieur d'art décoratif, installé depuis peu à l'ancienne abbaye de La Cambre; Hankar, Horta, Serrurier-Bovy. Alors apparut ce qu'on appela le « modern style ». De succès bien qu'éphémère, il ouvrit pourtant les voies à l'art nouveau.

Les autres pays, à leur tour, suivirent ces exemples. L'Allemagne, où fut organisée, en faveur du métier, la puissante association du *Werkbund*, dont l'action apparut si remarquable, à Bruxelles, en 1910; la Hollande et la Suisse, où nous sommes déjà dépassés; la France, où, malgré la vogue encore récente des anciens styles, les « arts décoratifs » de 1925 ont fait triompher l'idée moderne.

Nombreuses et florissantes sont d'autre part, chez nous comme à l'étranger, les écoles d'apprentissage. La section de l'enseignement professionnel, à l'exposition de Liège, vient d'en donner le plus impressionnant témoignage.

A n'en pas douter, nous assistons présentement à une véritable renaissance des métiers d'art. Sans sortir de Belgique, on commence à voir de très beaux vitraux, de très beaux vases, les grandes firmes exécutent des meubles bien conçus, aux formes simples, en des matières splendides, l'orfèvrerie, le fer forgé, le tapis, sont en grand progrès, l'art du livre entre dans une très bonne voie.

J'ai la conviction qu'en tirant parti de toutes les forces vives, on pourrait organiser pour 1935, à Bruxelles, un splendide ensemble d'art décoratif, moderne cette fois. Ce serait la consécration définitive d'un grand mouvement.

Mais il reste un obstacle sérieux. Il ne suffit pas de faire des écoles, d'enseigner à des jeunes gens une belle technique, il faut leur assurer un gagne pain. Or, de nos jours beaucoup de ces techniques ne permettent guère de vivre. Et pourquoi? Voici ce que je désire particulièrement souligner: Parce qu'il n'y a presque plus de vrais amateurs, comme il y en avait autrefois. Il y a bien encore des hommes de goût, qui dissertent très bien

sur un tableau, mais il n'y a presque plus de ces connaisseurs capables d'apprécier un beau travail d'artisan, une œuvre originale, habilement exécutée, comme tel meuble sculpté, telle ciselure, telle ferronnerie. Il n'y a presque plus de ce genre de mécènes, heureux de faire des sacrifices pour encourager un ouvrier adroit et tirer parti de son savoir.

C'était aussi l'avis de Ruskin lorsqu'il disait: « Pour qu'il y ait un grand art dans un pays, il ne suffit pas qu'il y ait de grands artistes en puissance, il faut encore qu'il y ait des amateurs pour les admirer, pour les encourager, pour les comprendre et — s'il faut dire le mot — pour les faire vivre ». Ruskin a centuplé le nombre de ces amateurs!

Le métier d'art fait difficilement vivre son homme parce que l'ignorance du public est trop grande. On ne distingue plus entre la camelote, l'article de bazar, et le bel objet savamment exécuté, entre un simple produit de machine, sans âme et sans expression, et l'œuvre faite avec amour, où l'artisan a mis le meilleur de lui-même, qui porte encore la trace de sa main vivante. L'argent, l'intérêt vont aux autos, aux voyages, aux cinémas, aux sports. Voilà nos vrais concurrents, concurrents redoutables!

Voulons-nous procurer à nos beaux métiers un avenir meilleur et contribuer aux progrès de la Renaissance qui s'impose, il faut veiller à l'éducation artistique du public, surtout à celle de la jeunesse, public de demain. Comment cela? C'est ce que je voudrais maintenant examiner avec vous.

* * *

Au moyen âge, il n'y avait ni cours d'art, ni conférences, ni musées, ni service éducatif: il n'y en avait pas davantage en Grèce au temps de Phidias, ni dans la Florence des Médicis, ni dans les Flandres à l'époque des Van Eyck, et cependant alors tout le monde possédait le sens de l'art. Le potier grec, comme l'artisan médiéval, mettait une note de beauté sur le plus modeste objet d'usage journalier, le moindre détail du vêtement, de la demeure, du mobilier était traité avec goût et élégance. D'où cela venait-il? C'est qu'alors l'art régnait partout. Le jeune Grec, comme le jeune Florentin, ou le jeune Brugeois du XV^e siècle étaient éduqués dans une ambiance de goût et de beauté, ils s'y trouvaient baignés depuis leur enfance, et sans le savoir ils acquéraient la connaissance pratique du beau. C'est l'influence du milieu, supérieure à toute méthode.

Nous sommes bien loin de là de nos jours. Sans doute, on a cherché à réagir, on a tenté d'embellir les locaux scolaires, on s'est préoccupé de la décoration murale et même de l'esthétique des livres et du mobilier des classes. Il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine, et plus encore dans le milieu familial. Mais dans les circonstances présentes, il nous faut des moyens d'éducation plus intenses. Il y en a deux dont je voudrais vous entretenir parce qu'ils sont, plus spécialement, l'objet de vos préoccupations: les musées et les cours d'art.

Des musées: jamais il n'y en eut autant que de nos jours, jamais musées si riches, si bien organisés; des cours d'art: ils sont à la mode, préconisés par les gouvernements, inscrits aux programmes; jamais non plus on n'a autant voyagé, jamais on n'a autant écrit sur l'art, et cependant l'art n'a peut-être jamais moins pénétré la vie. On saccage les beautés naturelles, nos maisons, nos édifices publics, nos villes brillent souvent par leur laideur, nos objets usuels sont quelconques, on a peu d'estime pour le beau travail; chez la plupart des artisans, l'invention semble paralysée, et si l'un d'eux fait exception, il est en général méconnu. D'où cela vient-il? Serait-ce la faute des musées ou de l'histoire de l'art? Ne vaudrait-il pas mieux en revenir à l'état nature?

Mais non, voyez ce petit sculpteur de village, qui taille en pierre ses monuments funéraires, du plus parfait mauvais goût, voyez ce petit ferronnier, qui s'ingénie à forger un bouquet de roses, encrier monumental. Ni l'un, ni l'autre ne sont jamais sortis de leurs « patelins ». Ils n'ont jamais mis le pied dans un musée. Cela les préserve-t-il de commettre ces chefs-d'œuvre?

Ne soyons d'abord pas trop pressés. L'effort accompli sous nos yeux en matière d'éducation artistique est considérable. Il produira ses fruits, dans une ou deux générations. Soyons patients, persévérons... *Sic vos, non vobis.*

N'en voulons pas aux musées, ne les brûlons pas encore. S'ils n'exercent pas toute l'heureuse influence qu'on pourrait en attendre, ce n'est pas de leur faute, c'est la nôtre. Pourquoi? Parce

qu'en général on les visite mal, ou qu'on ne les visite pas du tout. C'est parce que l'histoire de l'art enseignée à la jeunesse, ne l'est pas comme elle devrait l'être.

La grande maladie de notre temps, est cette agitation, cette fièvre, ce besoin de mouvement, « la bougeotte » comme on l'appelle. En ce siècle de records de vitesse, de cinémas, on devient de plus en plus superficiel. On visite Rome, en quelques heures, en auto-car, on visite les musées en courant. La plupart des gens laissés à eux-mêmes ne voient rien parce qu'ils veulent tout voir. Ils sortent ou épuisés, ou ennuyés, et beaucoup ne tentent pas une seconde fois l'expérience. Ils ressemblent au brave homme qui, au restaurant, voudrait se faire servir tout ce qu'annonce la « carte », et qui s'étonnerait d'une indigestion. Le mal n'est pas de se trouver devant une table bien servie, mais d'en abuser. Ce n'est pas la quantité d'aliments qui nourrit, mais ce qu'on s'assimile. Les musées présentent donc un grand danger, ils sont trop vastes et trop riches.

Soyons sobres, au musée. Limitons-nous à l'une ou l'autre salle, à l'une ou l'autre vitrine, à tel groupe d'œuvres, à telle école ou tel artiste en particulier. C'est la première condition pour être à même de regarder, de voir. Sur cent personnes, a-t-on dit, il y en a peut-être dix qui savent écouter, il n'y en a pas deux qui savent voir. Apprenons à voir.

A cette fin, rien ne vaut le carnet de croquis, ou au moins le carnet de notes, à la condition que celui-ci n'absorbe pas toute l'attention. Je me souviens de ces pensionnaires allemandes, qui au Capitole, écrivaient fébrilement les explications du cicerone sans lever la tête vers les statues qu'on leur commentait.

Une bonne méthode pour répartir la quantité des objets à examiner et en même temps pour vulgariser la connaissance des choses de métiers, serait l'étude successive des différentes techniques. Un spécialiste pour chacune d'elles fournirait au préalable les renseignements nécessaires. Ainsi l'on étudierait l'un après l'autre : l'émail, le repoussé du métal et la ciselure, le meuble et les divers procédés qui s'y rapportent, la tapisserie, le vitrail, et ainsi de suite. Cette méthode a déjà, si je ne me trompe, été employée ici pour la dentelle. Elle comporte donc une certaine préparation, suivie de l'examen des pièces.

La préparation est d'ailleurs le moyen indispensable pour éveiller l'intérêt et rendre nos visites fructueuses. Je dirais volontiers : de même qu'en dessin, pour bien voir il faut beaucoup savoir, ainsi pour bien visiter un musée il faut savoir d'avance ce qu'il contient. Il y a deux sortes de préparations : l'une immédiate et l'autre éloignée. La première, c'est l'étude de ce qui a trait spécialement aux objets que l'on se propose d'examiner, au différents points de vue technique, historique, esthétique, etc., c'est la lecture des catalogues, des notices, des articles qui s'y rapportent. Il y a de ces guides, de ces catalogues si instructifs! Souhaitons d'en posséder bientôt un de ce genre pour les industries d'art de notre musée. Je ne parle pas d'un catalogue complet : ce serait un Bottin, mais un bon guide à travers les collections, avec des notices. Il existe déjà d'excellentes brochures sur quelques groupes d'objets. Il en faudrait du même genre pour les autres. Le *Bulletin des Musées d'art et d'histoire*, dans sa nouvelle et élégante forme répond déjà, en partie, à ce desideratum.

Tout le monde n'a pas chez soi le grand ouvrage entrepris jadis sous la savante direction de M. Jos. Destrée. Tout le monde n'a pas une bibliothèque d'art un peu complète. Mais n'oublions pas qu'il existe des bibliothèques publiques. Combien de Bruxellois, combien même d'habitants du musée fréquentent celle installée à l'étage supérieur de cette rotonde, où l'on reçoit excellent accueil, et où l'on peut se documenter admirablement avant d'aborder les collections.

S'il s'agit d'un groupe d'élèves ou de visiteurs, la préparation immédiate consistera en une causerie. Mais voici que j'enfonce des portes ouvertes, puisqu'il n'existe nulle part un service de visites guidées aussi actif et aussi bienfaisant que celui du Cinquantenaire. Il en va des musées comme des voyages, le plaisir qu'ils procurent est proportionné à la curiosité éveillée par la préparation préalable. Que d'agréables promenades dominicales pourrait-on faire, si au cours de la semaine, on songeait à consacrer quelques loisirs à préparer la visite de nos belles collections.

Un autre grand danger des musées, c'est, pour l'homme du métier, le pastiche; et pour l'amateur, le culte trop exclusif de l'« ancien ». Fait bien significatif : le XIX^e siècle, ayant étudié tous les styles n'en a trouvé aucun. C'est parce que non content

de les étudier, il les a copiés. L'imitation fidèle de style était un dogme, il n'y a pas longtemps encore. Non, le musée ne nous offre pas des modèles à pasticher, il nous montre comment ont travaillé nos devanciers, non pas pour répéter ce qu'ils ont fait, mais pour faire comme ils ont fait. En nous révélant l'esprit de recherche et l'originalité de nos pères, le renouvellement continu des formes d'art, les objets de musées doivent éveiller en nous le même esprit de vie et d'invention.

Souhaitons donc de voir réalisé au plus tôt un projet déjà ancien du conservateur en chef de cette maison : qu'à la suite des salles, consacrées aux anciennes industries d'art, il y en ait d'autres réservées à l'art décoratif contemporain. Déjà, à Paris, au pavillon de Marsan, à côté des mobiliers anciens sont ainsi réunis les travaux des artistes décorateurs les plus récents. C'est prouver, par l'exemple, que l'art de notre temps doit se rajourner comme celui de toutes les autres époques. Il le pensait aussi, l'auteur de cette grammaire des arts décoratifs, qui, après avoir tiré des exemples de tous les styles, conclut en disant qu'il l'a fait « non pour que les artistes les copiasent servilement, mais que par l'examen des principes qui existent dans les ouvrages du passé, ils pussent être conduits à la création de nouvelles formes, également belles ».

Voilà donc pour la préparation immédiate; venons-en à la seconde : la préparation éloignée.

Celle-ci n'est autre que la culture générale, et en particulier l'étude de l'histoire de l'art. Bornons-nous à quelques remarques.

* * *

Ce n'est pas sans raison, j'imagine, que la direction du Service éducatif a décidé de consacrer ce cycle de conférences à deux choses : l'éducation artistique et l'enseignement de l'histoire de l'art. N'aurait-elle pas voulu insinuer par là que ces deux choses ne doivent en faire qu'une, c'est-à-dire que le but principal de l'enseignement de l'histoire de l'art doit être l'éducation artistique. Et je m'explique.

A mon humble avis aussi, il faut bien éviter que les cours d'art ne dégénèrent en exercice de mémoire. Ne bourrons pas la tête de nos pauvres élèves, de séries de noms d'œuvres et de dates, qui après tout, leur serviraient bien peu. L'abondance de la matière, la façon dont les manuels sont rédigés, font très facilement tomber dans cet écueil : la besogne du maître s'en trouve d'ailleurs notablement simplifiée. Non, l'histoire de l'art n'est pas un exercice de mémoire. Dans l'éducation de la jeunesse, son but primordial c'est la formation du goût, c'est de faire connaître et sentir la beauté. A quoi bon obtenir des élèves qu'ils sachent par cœur le nom et les dates, des peintres de toutes les écoles, ainsi que la liste de leurs ouvrages, si la vue de ces mêmes ouvrages ne les a pas fait vibrer, ou si du moins, elle n'a pas servi à leur faire acquérir quelques idées nouvelles sur l'art et la beauté des choses. Allons-nous donc transformer le cours d'histoire de l'art en cours d'esthétique et commencer par faire à notre jeune auditoire un exposé méthodique des règles du beau avant de leur en montrer l'application dans les œuvres? Gardons-nous en bien. L'art est une chose mystérieuse et ce mystère précisément fait en grande partie son charme. On ne l'explique pas par A + B. Craignons en voulant l'approcher de trop près, et en voulant l'analyser trop scientifiquement, de lui faire perdre beaucoup de son charme et de son prestige. La beauté défie l'analyse. L'art est une grande chose. Comment donc parler de cette chose si grande, sans l'ambindrir, sans la défigurer?

Vous avouerez-je que, lorsqu'on m'a demandé cette conférence sur l'éducation artistique, j'ai été quelque peu effrayé par l'ampleur et la gravité du sujet. Aussi ai-je préféré l'aborder, de biais, et tourner la difficulté en commençant par un sujet très simple. Imitons ainsi la nature : l'enfant n'arrive aux concepts essentiels si ce n'est à la suite de multiples expériences dans le concret. Mais de ces expériences même qui donc ordonne l'enchaînement logique? L'enseignement occasionnel est encore en esthétique la meilleure méthode.

Allons-y lentement, définissons-nous des règles trop précises, des généralisations à la primaire, craignons d'atrophier dans l'enfant le sens inné du Beau. Je serais presque porté à dire, dans la formation du goût la meilleure méthode est de ne pas en avoir.

Il faut distinguer néanmoins entre le maître, ou l'adulte cultivé et l'élève. Aux premiers, il faut des principes. Le vieil adage : des goûts et des couleurs on ne discute pas est faux. Il y a une vérité

objective en art, encore qu'elle soit difficile à saisir et plus encore à mettre en pratique. Demandons-la à ceux qui ont le mieux écrit sur le Beau : saint Thomas nous parle de la *Splendor formae*. C'est le rayonnement de la pensée, de l'être intime des choses. Récentement et développant la même doctrine, Maritain nous a donné : *Ari et Scholastique*, ouvrage d'ores et déjà classique. Un livre certes beaucoup trop peu connu, est celui de Tolstol : *Qu'est-ce que l'art*, dans lequel il rejoint, lui aussi, la pensée de l'ange de l'école, l'art, selon lui, ayant cette mission très élevée de « transmettre au sentiment les conceptions de l'esprit ». Puis-je omettre de vous signaler ensuite la remarquable introduction, qu'un des plus grands sculpteurs français du moment, H. Charlier, a placée en tête de l'album reproduisant ses propres « tailles directes ». Je connais peu d'exposés des principes fondamentaux, aussi solides, aussi lumineux et aussi appropriés aux besoins du moment. Enfin, je m'en voudrais de ne pas ajouter à cette liste, l'auteur des *Sept Lampes de l'architecture*, des *Matinées de Florence*, et de tant d'autres ouvrages, Ruskin, l'apôtre incomparable du culte de la Beauté.

Ceci donc pour les maîtres, mais s'agit-il d'élèves, et surtout des jeunes, encore un coup : évitons la métaphysique. Quelques idées très simples suffiront amplement, surtout si nous les appuyons sur des choses vues et si nous y revenons à toute occasion.

Disons, par exemple : La première condition de beauté pour un objet, c'est la logique. Une chaise doit avant tout servir à s'asseoir commodément, et une maison doit être construite de l'intérieur à l'extérieur. Les matériaux doivent être traités chacun suivant leurs propriétés particulières, une sculpture sur bois sera traitée autrement qu'une sculpture en pierre, ou que du métal repoussé. — L'art est une œuvre de l'esprit. — La meilleure technique est celle qui permet le mieux d'exprimer cette vie de l'esprit. (Charlier.) — L'artiste ne reproduit pas textuellement la nature, mais il l'interprète. — La construction doit se décorer : la décoration ne doit jamais être construite exprès. (O. Jones.) — Tout ornement doit être basé sur une construction géométrique (id.) — et ainsi de suite...

Si, comme j'ai essayé de le dire, le but principal de l'histoire de l'art, — en tant que facteur de culture générale, — me semble être la formation du goût, ce n'est pas pour sous-estimer sa valeur intrinsèque, en tant que science, en d'autres moments, ni son rôle important au point de vue de l'histoire générale; mais ceci ne rentre pas dans mon sujet.

Cette façon d'envisager les cours d'art amènera forcément le professeur à se limiter dans une matière aussi vaste, et aussi complexe. Il faudra se contenter en général des grands cadres, des noms et des œuvres les plus saillants, surtout pour les époques plus reculées, et pour les écoles étrangères, quitte à analyser d'une façon un peu plus approfondie telle ou telle œuvre, particulièrement belle ou caractéristique.

Il faudrait aussi, à l'encontre de ce qui se pratique trop peu, chercher à développer davantage tout ce qui a trait à l'histoire et à l'art de notre pays. N'est-il pas surprenant qu'en histoire de l'art, nous nous occupions souvent des monuments et des artistes étrangers beaucoup plus que de ceux de chez nous! Et pourtant quel passé est le nôtre, je vous le rappelais tout à l'heure. Cela vient de ce qu'on emploie des manuels publiés chez nos voisins. Comme manuel belge, nous avons bien l'intéressant volume de Max Rooses; mais ce n'est pas un manuel scolaire, il contient trop et trop peu.

Enfin et surtout, il serait à souhaiter qu'une place plus large soit faite dans l'histoire de l'art aux travaux de nos orfèvres, émailleurs, ciseleurs, truchiers, ébénistes, imagiers, ferronniers, brodeurs, bref tous nos artisans d'autrefois. La peinture est peut-être l'industrie dans laquelle ait le plus excellé nos pères, mais ce n'est pas la seule! On ne saurait assez le répéter : en aucun pays, les métiers d'art n'ont fleuri, jadis, comme chez nous; inculquons cela profondément à nos élèves, montrons-leur, excitons leur fierté.

* * *

J'ai cherché quelques moyens pour combattre l'apathie du public, trop grande encore, à l'endroit des métiers d'art. On me fera peut-être une objection : la vie chère, la diminution des revenus, le manque de ressources! Ne croyez-vous pas que si l'on consacrait à ces travaux de métiers, la dixième partie seulement, que

dis-je, la centième partie de ce qui se dépense en luxe ou en futilités, leur cause serait bientôt sauvée? Le tout est de s'y intéresser.

Et quels nobles et durables plaisirs ils procurent! Le plaisir de regarder, d'avoir chez soi un bel objet : vase, meuble, tapis... n'est-il pas égal, supérieur parfois à celui que procurent tel tableau ou telle statue? Et si au lieu d'agréments simplement notre vie intime, ils servent à décorer nos églises et palais publics, à rehausser l'éclat des cérémonies qu'on y célèbre, combien alors leur rôle est plus noble encore!

D'un point de vue différent, du point de vue économique, la renaissance des métiers d'art serait un autre bienfait. Faut-il insister sur les avantages que le pays pourrait en retirer aujourd'hui comme jadis.

Mais surtout, avez-vous jamais bien réfléchi, au rôle éminentement social de l'artisanat? Votre président d'honneur, M. J. Capart, a parlé il y a quelques mois du rôle social du Musée, je voudrais lui faire écho en vous disant pour finir quelques mots sur le rôle social des métiers d'art.

Dans le travail, à côté de la peine, Dieu a mis la joie. Mais de nos jours, la machine a détruit, pour beaucoup d'hommes, la joie du travail. L'homme qui ne trouve plus de joie en travaillant doit nécessairement en chercher ailleurs. C'est une des grandes causes de la crise sociale. D'où vient le mécontentement, d'où vient le malaise éprouvé dans les grands centres industriels? Des salaires trop minimes? Mais jamais l'ouvrier n'a été payé comme maintenant. Du travail excessif? Mais nous avons le régime des huit heures et la semaine anglaise. La vérité c'est que les trois-quarts des ouvriers d'usines s'ennuient à leur besogne, parce que cette besogne, elle aussi, est machinale. Je n'aurais pas la naïveté de croire qu'il y ait beaucoup à changer à cet état de choses. Notre siècle est celui de l'auto, de l'avion, des trains rapides, des paquebots, des gratte-ciel. Tout cela nécessite des millions de bras, dont beaucoup font à peu près le même mouvement du matin au soir : c'est la division du travail, le règne du standard. Mais ces bras-là sont ceux qui, jadis, construisaient et décoraient les cathédrales et les hôtels de ville, ou bien façonnaient tous ces beaux objets qui nous enchantent. Alors l'ouvrier était plus heureux. Revenir à cette situation? Utopie! Les fleuves remontent-ils vers leurs sources? Mais tout de même, procurer un peu plus de bonheur, ne fût-ce qu'à une partie restreinte de l'humanité, cela vaut bien la peine.

Je connaissais, dans un village tranquille du Namurois, un vieux forgeron dont l'atelier était accolé à la modeste demeure. Durant plus de soixante ans, il fit sans relâche sonner l'enclume. Eh! bien cet homme était vraiment heureux. Un jour il me dit, non sans quelque larme dans l'œil : « Si je devais recommencer ma vie, je me ferais encore forgeron ». Combien d'ouvriers d'usines pourraient tenir ce langage?

Oui, encourager l'artisanat, se consacrer à répandre l'intérêt et l'amour des beaux métiers, faire en sorte que l'ouvrier y trouve avec la joie un moyen d'existence suffisant, c'est faire beaucoup pour la question sociale.

Cette dernière raison, jointe aux autres, met bien en lumière la haute mission de votre « Service éducatif ».

Avec ses visites guidées, scolaires et populaires, avec ses cours et ses conférences, avec les bibliothèques, la documentation et les incomparables collections dont il dispose, surtout avec le dévouement et l'intelligence de ceux qui le dirigent, est-il institution plus à même de remplir le programme que je viens d'esquisser?

Car s'il faut faire l'éducation technique de l'artisan, s'il faut des écoles d'apprentissage, il faut aussi créer un courant de sympathie et d'intérêt dans le public; c'est le but de votre œuvre. L'avenir de notre enseignement est étroitement lié à celui du Service éducatif.

Qu'ils aillent donc de l'avant, l'un et l'autre, et un nouvel âge d'or se lèvera bientôt pour nos beaux métiers.

DOM SÉBASTIEN BRAUN, O. S. B.,
Moine de Maredsous.

La redécouverte de l'Amérique

I

Près de cinq générations ont vieilli et blanchi en déclarant que l'Amérique est une nation jeune. Et telle sera probablement la dernière remarque faite par le dernier Américain, dans quelques siècles, quand l'Amérique disparaîtra dans l'Atlantique comme disparut jadis le continent perdu de l'Atlantide. Une routine actuellement établie veut que notre temps soit le temps des nations nouvelles, des religions nouvelles, des morales nouvelles, basées sur la science et l'expérience, bref, sur tout sauf sur de nouvelles observations. Pourtant la raison originale qui fit dire que l'Amérique est jeune, non seulement n'était pas américaine, mais était nettement irrespectueuse pour l'Amérique. Elle naquit du désir des Anglais de revendiquer la complète et unique parenté d'un enfant aussi énorme; et en même temps de protéger un enfant aussi enfantin. Elle supposait que l'Américain n'était qu'un Anglais immûr. Et dans le même temps elle permettait à l'Anglais de se moquer de lui parce qu'il était immûr. Il fut toujours entendu que le *baseball* n'est qu'un jeu pour chambre à jouer, amusant ceux qui ne connaissent pas encore le cricket; que le *clamchowder* est un aliment pour bébés les rendant assez forts pour supporter les œufs et le jambon; que les en-tête de la *Chicago Tribune* sont une sorte de syllabaire ou de leçon élémentaire d'alphabet pour enfants encore incapables d'apprécier le *Daily Mail*; que les *Stars and Stripes* (les étoiles et les bandes) sont simplement tenues pour ainsi dire, en bandes, prêtes à être transformées en *Union Jacks* quand le petit pupille sera devenu assez grand pour comprendre un dessin plus compliqué.

Tout cela est très insultant pour l'Amérique et très injuste aussi. Et je suis surpris que tant d'Américains donnent toujours dans le vieux bobard d'une nation nouvelle, tout le contraire d'une notion nouvelle.

* * *

Quoi qu'il en soit, en ce qui me concerne, je n'en ai jamais cru un seul mot et j'exposai même le contraire de tout cela dans un de mes tout premiers livres. Si quelqu'un désire me présenter à un bébé, j'en serai enchanté; mais si à l'examen ce bébé se révèle être un bébé d'éléphant, je n'en serai pas fâché car j'aime les éléphants tout comme j'aime l'Amérique. Je tiendrai toutefois compte du fait qu'il s'agit d'un éléphant tout autant que du fait qu'il s'agit d'un bébé. J'admettrai que bien des comparaisons amusantes sont possibles, entre l'éléphant et moi-même, mais celles-ci ne m'empêcheront pas de voir certaines grandes vérités en matière de classification et de distinction biologiques. Je douterai gravement de la théorie scientifique courante qui affirme que la trompe de l'éléphant tombera comme tombe la queue du tétard. J'hésiterai à croire que les éléphants perdent leurs défenses, tout comme les enfants perdent leurs premières dents. En résumé, je ne croirai pas que le monstre évolue vraiment vers une ressemblance toujours plus grande avec moi-même et je supposerai que, si jeune soit-il, il se développera suivant sa nature propre et que sa seule jeunesse ne suffit pas à expliquer le fait qu'il secoue la maison comme le ferait un tremblement de terre ou qu'il fait autant de bruit que la trompette du jugement dernier. Que si par exemple il faisait s'écrouler la maison en s'appuyant contre elle, ou s'il brandissait en l'air, au bout de la trompe, une dame

visiteuse, peut-être que d'aucuns considéreraient l'éléphant comme ce qu'on appelle un « éléphant blanc ». Il me suffit à moi qu'il soit un éléphant, qu'il ne peut être aimé, respecté ou sympathiquement compris qu'en tant qu'éléphant, et qu'à un moment où il a plus de cent cinquante ans, il est à peu près temps d'expliquer ses actes comme étant autre chose que les ruades ou les luttes d'un nouveau-né humain.

* * *

Les choses qui m'ont toujours frappé le plus à propos de l'Amérique, aussi bien dans mes voyages que dans mes lectures, n'avaient rien à voir avec cette notion d'une Amérique, nation immûre et, certainement rien à voir avec une Amérique, nation anglaise immûre. Comme l'éléphant, l'Amérique a ses côtés plaisants et ses côtés déplaisants, mais comme l'éléphant aussi, si, en un sens, elle semble primitive, elle paraît tout autant préhistorique. De même que l'éléphant est plus proche du mammoth que le mammoth n'est proche de l'homme, ainsi l'Amérique me rappelle plus de choses distantes et anciennes qu'elle ne me rappelle nos choses à nous. Les gratte-ciel ont quelque chose qui rappelle la Babylone primitive ou l'Assyrie et c'est une erreur de croire que toute l'Amérique est dominée par des gratte-ciel. Je viens de passer quelques semaines dans une petite ville du Middle West. Quand je parcourus pour la première fois ses rues tranquilles, elles ne me rappelèrent rien du tout de chez nous, en Angleterre. En fait, je me serais cru en Pologne. Mêmes maisons de bois, grises et pauvres, mêmes églises en bois de sapin comme j'en vis dans les pays sauvages derrière les Carpathes. La plupart des Anglais pensent que la Pologne est le dernier réduit de la pauvreté médiévale et le Middle West le dernier cri du commerce affairé et de la prospérité. Mais la petite ville dont je parle ressemblait bien plus à une ville polonaise, qu'à une ville anglaise; je pourrais ajouter que, comme une ville polonaise, elle contenait plusieurs milliers de Polonais.

* * *

Faisons, si vous voulez, une autre comparaison avec ce que l'on appelle le côté suranné de l'Europe. La chose la plus agréable dans les maisons américaines, et l'une des choses les plus agréables de l'Amérique, c'est l'institution du vestibule, digne d'être ce grand vestibule qui donna son nom à toute une école de philosophes grecs. Il forme un endroit splendide pour philosopher sans être un Grec et même des *businessmen* américains y furent surpris philosophant. C'est une sorte de galerie ouverte ou de plate-forme couverte au dehors de chaque maison, appréciées avant tout, j'imagine, pour leur fraîcheur dans les lourds étés américains. Mais quand je vis un de ces vestibules pour la première fois, il me rappela instantanément la cour extérieure ou entrée couverte qui accueille et introduit le visiteur dans tant de maisons en Espagne. S'y asseoir procure une sensation bien plus espagnole qu'anglaise, et pourrait vous faire croire qu'on est en Amérique du Sud plutôt qu'en Amérique du Nord. On dit que les Espagnols ont emprunté la chose aux Maures, toujours est-il qu'ils l'ont passée aux Yankees.

Et voilà deux impressions entre mille qu'éprouve le voyageur dans ce pays très étranger, reliant celui-ci à d'autres pays plus vieux. Mais ces impressions ont également une portée sociale et morale qui n'est pas sans rapports avec le distributisme.

II

A l'heure actuelle, le distributiste (1) est ébahi devant l'espèce d'unanimité avec laquelle on lui donne raison. Il est comme

(1) Mot créé par Chesterton qui fonda la Ligne des « distributistes » pour la restauration de la liberté par la distribution de la propriété », dont le *G. K.'s Weekly* est l'organe.

serait un professeur d'une histoire fantastique qui, après être arrivé à une formule secrète en mathématiques ou en mécanique, suite de triangles et de cercles cabalistiques dessinés dans le secret de son bureau, verrait, en sortant de sa maison, sa formule écrite dans le ciel, ou griffonnée sur le roc, ou l'entendrait chantée par tous les oiseaux de la forêt. Voilà bien ce qui est arrivé au distributiste, et avec toutes espèces d'oiseaux, tout particulièrement avec les hiboux qui le huaient et les oies qui le sifflaient.

En Amérique, j'ai entendu tout ce qui compte, parler de distributisme, à l'exception de ces misérables, de ces désespérés et de ces aveuglés de désespoir qui vous parlent optimisme. Ils sont tombés dans certains rites sauvages, comme le fait une tribu sauvage en temps de peste ou de famine, et leurs guérisseurs bouffons sont moins dignes que ceux des Peaux-Rouges. Ils s'attachent aux habits des talismans portant l'inscription « le commerce va bien »; ou enterrent en grande pompe une vieille femme habillée de noir et étiquetée « Madame Pessimisme ». C'est là, identiquement, la mentalité d'éclipse ou de panique qui fait recourir aux sacrifices humains, ou qui pousse les hommes à se livrer à des danses macabres pour apaiser les dieux irrités.

* * *

Mais je n'ai pas l'intention de m'arrêter à un sujet aussi déprimant que la secte sinistre des optimistes. Ils ne représentent pas réellement la mentalité de l'Amérique surtout là où l'Amérique possède une mentalité. Et la mentalité réelle s'occupe déjà du problème que nous fûmes seuls à soulever, depuis des années, et la réponse qu'elle fait au problème ressemble de plus en plus à la nôtre. Bien des capitalistes ont dit tout ce qu'il y avait à dire en faveur du distributisme, sauf le nom lui-même. Quelques-uns, à ma connaissance, ont éprouvé le plus grand intérêt et la plus vive curiosité même à l'endroit du nom. Nos plus anciens adversaires, les plus innocents aussi, qui dans les collèges, les salles publiques ou à la campagne répètent encore toujours que la machine est stabilisée, que nous ne pouvons tout de même pas retourner au moyen âge (ou n'importe quel autre argument courant contre la propriété normale) seraient en ce moment fort surpris par les conversations actuelles des millionnaires pour lesquels ils ont une si grande admiration ou par les capitalistes et capitaines d'industrie de l'Amérique d'aujourd'hui. Parmi ceux-ci, vous en trouvez autant que vous voulez, disant ce que nous disons, que la production en masse signifie surproduction; que la surproduction entraîne le chômage; que le chômage cause la ruine. Ce n'est pas nous qui disons que la machine est devenue une mortelle machine à détruire, ce sont les propriétaires eux-mêmes de la machine. Ce n'est pas nous qui disons que tout est perdu à moins que l'on ne puisse arrêter la course des fermes vers les usines, ce sont les propriétaires des usines. Ce n'est pas nous qui disons que l'effet final pratique actuel de la concentration capitaliste moderne est un effacement horrible et un arrêt désespéré, ce sont les capitalistes eux-mêmes. Voici la seule différence : c'est que j'ai entendu émettre (pour la première fois) par les *businessmen* d'Amérique, la suggestion, non seulement qu'ils aimeraient le distributisme, mais que bientôt le monde pourrait bien être ramené au distributisme, qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas. Il est curieux de considérer les étapes de l'opposition critique au progrès de nos idées. On nous dit tout d'abord que notre idéal n'était pas désirable; puis on nous opposa, plus raisonnablement, que, même s'il était désirable, il n'était pas désiré. Et maintenant on nous dit ouvertement — non pas les distributistes, mais les capitalistes — qu'il se pourrait bien qu'on dût s'y résoudre, même s'il n'est pas désiré.

* * *

Toute l'histoire de la prospérité moderne et du progrès a été une trappe, où, même ceux qui l'avaient posée pour d'autres, ont en les doigts pris. Plus un homme connaît de véritable histoire humaine, passée ou présente, plus elle lui rappelle ces légendes populaires profondes, tellement plus anciennes et plus sages que toutes les théories du progrès : l'histoire de la fissure dans le contrat ou le péril caché dans la prospérité; la légende de Mjdal ou Macbeth. Mais même si le grand *business* en est arrivé à souhaiter de n'être pas aussi grand, nous pouvons aisément imaginer la dangereuse amertume qui se répand parmi les petites gens condamnées à rester petites. Parmi les petites gens d'Amérique, particulièrement parmi ces contingents considérables venus de l'étranger, vous pouvez trouver déjà de nombreux éléments du distributisme, et certainement tous les éléments d'un mécontentement purement distributiste. Il y a des centaines et des milliers de foyers hongrois polonais ou italiens, même dans les villes plus petites du Middle West, qui ont conservé intacte toute la solidité spirituelle du paysan européen. Ces gens-là éprouvent « la dureté des temps » (ou, pour le dire clairement, l'écroulement du capitalisme), de la manière la plus sensible pour eux. On parle d'hypothèques sur des maisons qu'ils se sont tout particulièrement efforcés de faire leurs. Il y a là tous les éléments pour une révolte morale mortelle. Et le fait qu'il en est peu parlé dans les journaux, même dans les journaux américains, est peut-être la preuve décisive de la réalité intense de cette éventualité. Les capitalistes le savent et en parlent ouvertement dans la rue. Mais partout les organes de l'opinion politique sont encore menés d'après les conventions de cette curieuse minorité bourgeoise qui se borne toujours à répéter à des mourants d'être enjoués ou à les reconforter en leur disant que le système qui les tue est stabilisé...

Voilà pourquoi j'ai cru intéressant de noter deux faits dans l'expérience américaine que la plupart des Anglais n'ont pas vus et que la plupart des Anglais ne verraient pas parce qu'ils ne s'attendraient pas à les voir. D'abord, la curieuse apparence primitive d'une grande partie de la civilisation urbaine en dehors des villes à gratte-ciel — les petites maisons en bois comme dans un village shakespearien — symbole fidèle de tout ce qu'il y a réellement de primitif dans les vertus et dans les désirs des habitants. Ensuite que tant de choses dans cet étrange paysage rappellent non pas l'Angleterre, mais l'Europe, les plaines de l'est européen où les paysans arrachèrent la terre aux propriétaires fonciers, et tous ces horribles endroits étrangers ou des révolutions ne sont pas impossibles...

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais
G. K.'s Weekly.)

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Une fresque et des visages de femmes

Le féminisme croit avoir inventé la femme savante. Chaque fois qu'il la rencontre, il l'applaudit comme un résultat de l'évolution féminine qu'il favorise. Il ne s'aperçoit pas qu'il souligne, qu'en matière d'érudition, les femmes ont singulièrement rétrogradé.

Il y a encore des femmes savantes. Hélas, quand elles le sont, elles ne sont guère que cela. Et ce ne sont plus des femmes d'esprit ! Avouons, au reste, que l'histoire nous incline, à cet égard, à quelque modestie. Les filles de Pythagore discouraient aussi bien que leur père sur la science des nombres. Les académiciennes de Charlemagne en connaissaient plus long que nous sur les lettres latines. Pour n'être pas diplômée, Héloïse n'en discutait pas moins avec les doctes, de scolastique et de poésie. A quatorze ans, Marie Stuart parlait sept langues... Leur souvenir à toutes, et à tant d'autres, devrait réveiller notre amour-propre. Il vaudrait mieux peut-être ne pas faire remarquer que ce qui est devenu une exception en notre siècle était en d'autres, une généralité.

A dire vrai, les femmes savantes étaient telles, jadis, bien plus parce qu'elles étaient elles-mêmes que par l'apanage de leur culture. La Renaissance, qui fut l'époque la plus féconde en érudites, est peut-être celle que l'on peut le plus opportunément opposer à la nôtre. Qui donc oserait parler de féminisme intellectuel ? Si les jeunes filles de ce temps-là étaient vouées à un humanisme auprès duquel nos pauvres petites humanités sont jeu d'enfants, ce n'était pas en vertu d'un droit à la culture masculine. On désirait uniquement qu'elles remplissent mieux leur devoir et leur mission. Dans les grandes familles, les filles cadettes étaient instruites pour être de parfaites religieuses. Il leur arrivait d'être de savantes abesses, elles n'en savaient que mieux obéir. Les filles aînées, parce qu'elles goûtaient Virgile et correspondaient en grec avec leurs maris, n'en étaient que mieux subordonnées à ceux-ci, plus dévouées à leur service. Bianca Sforza, mariée à huit ans au Galeazzo de San Severino, recevait, en place de son époux malade, les ambassadeurs étrangers. Béatrice d'Este était envoyée par le sien en mission diplomatique à Venise. Au service de l'amour divin ou de l'amour humain, c'était toutes des épouses parfaites et des femmes, merveilleusement femmes.

* * *

Mais ici puis-je faire mieux que de céder la place au roman de l'une d'elles, tel que l'a écrit France Adine dans *La Cité sur l'Arno* (1) ? Il s'en dégage un parfum d'exquise féminité. On songe à ces fresques des musées où de jolis visages de femmes se détachent sur un fond, moins lumineux que leur front. Des visages où on ne lit point la marque de veillées studieuses. Rien que la douce sérénité d'âmes qui trouvent en toutes choses le moyen d'être toujours plus aimantes. La plus haute expression de l'amour. A côté du lutrin qui porte l'*Eglogue*, ronfle la quenouille. Avec la résille d'or qui retient ses boucles, et vêtu d'une chemisette brodée : un petit enfant. Le plus beau spectacle du monde : une femme qui d'un savoir prodigieux ne pense qu'à faire de la tendresse.

La petite Catarina n'a pourtant jamais rêvé aux joies du foyer. Tandis qu'elle referme les grands livres, où elle a étudié sous la docte direction de son oncle le Cardinal, l'image de sa patronne Catarina Benincasa l'attendrit. C'est une même ardeur, un même et exclusif désir d'absolu divin qui l'exalte. Dieu et l'Eglise, la robe blanche des dominicaines de Val d'Oro la préoccupent encore bien davantage que la science dont elle pressent la vanité lorsqu'elle ne la porte pas à mieux aimer ce qu'elle aime.

Elle aime avec passion. Une Italienne et qui, comme la sainte Siennoise, ambitionne de penser au nom du Christ Jésus, les plaies de l'Italie divisée et meurtrie. Non pas qu'elle songe à entrer dans le tumulte de l'action. Il lui suffira d'être, au fond du cloître, une hostie blanche, toujours plus pure, toujours plus lumineuse, toujours plus près du Dieu de Paix. Mais ce Dieu veut parfois

nous entraîner vers une mission que nous n'avons pas choisie. Il décide et les circonstances s'imposent. Il revêt la bergère d'une cuirasse, elle qui n'aimait que prier auprès de ses moutons. Catherine de Sienne avait, elle aussi, désiré une vie de contemplation. Elle a dû disputer avec les philosophes, les gouvernements, s'en aller par monts et par vaux, écrire, prêcher.

La paix ! Oui. Mais pour la faire régner sur sa malheureuse patrie, il lui faudra combattre. Une pareille nécessité force Catarina Morecini à dire adieu à son rêve blanc et aux nonnes. Son frère est tué en défendant sa chère ville de Sombrosa. Sa sœur meurt de la fièvre. Catarina est désormais l'aînée. C'est elle, dès lors, que l'on sacrifiera. Lorsque le vainqueur, le duc de Novani, la demande en mariage, comme gage de réconciliation entre Falenza et Sombroso, elle n'a plus qu'à être un holocauste sur l'autel de la patrie. Quoiqu'elle ait pu rêver d'autre, elle est prête. L'épreuve est lourde, pour cette fillette de quinze ans. Ce n'est pourtant pas la tête basse, comme un agneau qu'on immole, qu'elle entre dans le palais ferenzien. Elle n'est pas seulement la femme savante, mais la femme forte qui a appris son devoir et le sens de la dignité dans l'Evangile plus encore que dans les autres livres. Tout ce qu'il y a en elle, de profondément religieux et de profondément féminin révèle la grande dame, comme se fut révélée, en un autre destin, la grande abbesse.

En développant son intelligence, elle a affiné sa sensibilité. Pour souffrir, d'abord, car elle est liée à un époux libertin, brutal, dont elle n'est que le jouet, vraisemblablement passager. Le droit à la morale égale, n'a aucun cours chez les femmes de ce temps-là. C'est une parfaite maîtrise de soi qui souligne la supériorité de celle-ci. Aux heures trop dures, elle sait bénir la main du Créateur qui, pour nous aider, met sur notre chemin de belles choses :

A mesure que le pas des chevaux montait inlassablement la colline, la poitrine de Catarina se dilatait en même temps que son esprit. Le bien-être d'un parfait équilibre physique s'ajoutait à l'élan d'une pensée qui avait désiré — inconsciemment peut-être — le symbole de cette montée laborieuse. Ses chagrins récents, même celui de la mort de son père, elle les avait laissés bien loin déjà dans une ville étrangère d'où l'essor de l'heure la dégageait avec l'aisance d'un vol. Derrière elle était toute la souffrance de la matière. Elle la quittait sans même songer qu'elle la retrouverait sans doute plus lourde, le lendemain. Les leçons de jadis lui revenaient à la mémoire pour rouvrir, par degrés étincelants, la plénitude de la vie spirituelle. Elle n'était plus la victime d'un mariage politique, elle était l'initiée, qui, après un exil douloureux, entrevoyait le retour à sa véritable patrie. Loin de la retenir, la lumineuse beauté qui l'entourait, l'enivrait du désir de l'au delà. On eût dit que la nature compréhensive tendait au ciel cette âme en un ostensorio d'or.

* * *

Pour ne pas haïr l'homme, l'injustice cruelle, Catarina longtemps cherchera le secret. Il lui faudra des jours, des épreuves sans nombres. Elle est seule et elle est une enfant. La lumière se fait attendre. D'où lui viendra le secours ? Ni d'un homme, ni d'elle-même. D'en haut. Parce qu'elle a l'habitude de converser avec le Ciel, le Ciel lui parle. La réponse à son infinie détresse est là, à ce point précis, où développée, parfaite par l'ascension douloureuse, sa vie intérieure lui permet de découvrir la voie.

La paix est descendue. Alors, il suffit. Catarina comprend qu'elle a été mise sur le chemin de son époux, pour opérer sa rédemption. Celui-ci, d'ailleurs, prisonnier jusqu'alors d'expériences médiocres et basses n'a jamais aimé, n'a jamais réellement conquis. Il est comme tant d'autres, incapable de communier à l'amour pour l'avoir trop considéré comme un passe-temps ; incapable d'aimer la femme pour l'avoir trop considérée comme un butin. Habile politicien, mais mauvais diplomate, le duc de Novani a oublié qu'il valait mieux une alliée fidèle qu'une esclave révoltée.

La nuit où sa femme a détourné un attentat dirigé contre lui, sera celle de leur véritable rencontre. Ils sont venus l'un à l'autre, par des sentiers où une main les conduisait. La noble philosophie du savant Cardinal, que la fille des comtes de Morecini accueillait, jadis, maintenant l'épouse, a résolu d'en vivre. Même si Cesare ne devait pas la comprendre, elle l'aimera, pour l'aider. Elle l'aimera quand même et malgré tout. Car c'est là toute la loi et les prophètes, et aussi sur quoi repose cette certitude apaisante que les âmes étant toutes d'origine divine, méritent toutes de la

(1) *La Cité sur l'Arno*, par FRANCE ADINE, prix de la Renaissance du livre 1930 ; édité par La Renaissance du livre.

retrouver. Une épouse n'est jamais en exil dans la maison où la Providence l'a menée. Aussi bien l'époux de Catarina n'est-il son ennemi que parce qu'elle l'a cru tel.

Elle s'humilie, elle pardonne, elle comprend. Et peut-on jamais comprendre profondément l'être le plus misérable, sans se mettre à l'aimer?

Voilà pourquoi, la duchesse de Novani ressuscitait, pendant cette nuit, un homme qu'elle avait cru endurci pour toujours.

En même temps, un enfant se préparait à naître...

* * *

Mais, il n'y a pas que le panneau central. Sur les volets, voici d'autres visages ciselés par une main d'artiste. Visages de femmes d'une grâce moins altière que celui de l'héroïne, mais qui participent de son rayonnement. Jeunes vierges, petites épouses promises et déjà si tendres...

Cette jeune Floretta, par exemple, que Catarina a sauvée d'une vie effroyable. Il n'est pas de tableau plus gracieux que celui de leur rencontre :

Enfant, dit-elle, sais-tu qui je suis?

Une voix que le respect rendait très douce, répondit : « Oui, Madonna ».

— Tu as payé la chambrière pour voir mes robes. Comment se fait-il que je te retrouve à genoux devant une image sainte?

— Je voulais voir les robes, reprit la douce voix, mais j'ai tourné la tête par ici, j'ai aperçu le triptyque et je l'ai ouvert... Quelque chose dans les yeux de la sainte m'a retenue là, tout près d'elle et quand vous êtes entrée, je lui demandais son nom.

Sans qu'elle sut pourquoi, la duchesse alla à la jeune fille et lui montrant le tableau : « C'est santa Catarina, lui dit-elle, ma patronne et celle de ma ville »...

— Elle est belle, murmura l'enfant, comme le chant du rossignol, comme un rayon d'aurore et comme vous.

— Pourquoi « comme le chant du rossignol »?

— Parce que ce n'est pas une musique qui s'adresse seulement aux oreilles, elle est plus profonde et plus touchante.

— Pourquoi « comme un rayon d'aurore »?

— Parce qu'il faut plus que la vue pour en saisir le prodige. Je crois que c'est alors que Dieu regarda la terre.

— Pourquoi « comme moi »?

— Parce que vous leur ressemblez.

— Tu crois cela?

— Non, Madonna, je te sais.

Il y eut un silence pendant lequel Catarina observa la fillette.

Elle n'ignorait pas que son rang et sa fortune devaient lui attirer des flatteurs, mais quelle flatterie prendrait ce tour bizarre?

— Tu ne me crains pas? demanda-t-elle enfin.

— Je redoutais terriblement votre arrivée.

— Et maintenant?

— Je n'ai plus peur.

— Pourquoi?

— Parce que je vous ai vue, Madonna.

— Et que sais-tu depuis que tu m'as vue?

— Je sais que je vous aimerai toute ma vie si vous le voulez bien.

— Tu es une étrange enfant? Quel est ton nom?

— Floretta.

Il y a Floretta et il y a aussi la douce Nancia qui eût voulu n'être qu'une humble dominicaine s'en allant dans les ruelles de Sobroza pour y recueillir les petits enfants malheureux et qui devra remplacer au val d'Oro son aînée. Et encore Donatella la puerile captive aux boucles coupées qui, par son adorable ingénuité, force un homme à connaître toute la douceur de protéger la faiblesse féminine.

Toutes ces femmes enfants qui vivent dans le sillage de la Madonna, qui écrivent couramment comme elle, le grec et le latin, qui lisent les *Géorgiques* et méditent de longues heures les Pères de l'Eglise, ont toutes les richesses des cœurs éclairés par l'intelligence et soutenus par la foi. Elles sont si merveilleusement femmes, si préparées à l'amour, qu'elles en désirent déjà les fruits. Penchée sur le berceau de l'héritier des Novani, Floretta emprunte toutes les beautés d'un génie tutélaire. Donatella, trop jeune encore pour être l'épouse effective du comte Cestre auquel le sacrement déjà la lie, marque à ce propos une jalousie charmante :

— Et moi, Messer, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, quand donc aurais-je un fils?

— Petite enfant chérie, mais quel âge as-tu donc?

— A la San Giovanni, dans quatre mois, j'entrerai dans ma quatorzième année.

— C'est-à-dire que tu auras treize ans révolus. C'est un peu jeune crois-moi. Elle fit la moue. Il la souleva en riant, dans ses bras et baisa légèrement les lèvres boudeuses. Ce faisant, il vit de très près les yeux, le visage rond et les yeux qui s'allanguissaient.

— A quinze ans, enfin, concéda Adone. Elle lui mit les deux bras autour du cou et le serra de toutes ses forces.

— Je ne me doutais pas que tu pouvais déjà désirer un fils. Comment voudrais-tu le nommer?

— Andrea, dit-elle spontanément. Il effleura de ses lèvres la joue pure et fraîche, l'œil de ce printemps l'attirait, en ce qu'il pouvait le hâter à sa guise.

— Parce que tu m'aimes, lui murmura-t-il?

— Non, pour que je ne doive jamais choisir entre vous et que vous ne soyez qu'un même nom dans mon cœur.

Aussi bien ces femmes sont-elles des symboles. Symboles des villes qui ont chacune leurs beautés particulières et qui, toutes, sont ardentes, fières et, quand il le faut, soumises dès qu'elles se savent aimées.

Le cadre et les détails sont dignes de ces gracieuses fleurs féminines.

Au flanc des collines violettes, des couvents s'étagent. Sur les larges places ensoleillées et dans les ruelles sombres, la silhouette du Poverello et le souvenir de la sainte de Sienna. Des palais splendides. Des chapelles qui sont de purs bijoux. Des galeries claires. Des fenêtres hautes dans l'encoignure desquelles se dissimulent les brodeuses. Des coupes en verre de Venise où coule à pleins bords le vin doré du Vésuve. Des pages à l'allure de paladin. Plaintes du luth. Prières. Vie humble de femmes au foyer. Au dehors, le luxe tapageur de la Renaissance. *La Cité sur l'Arno.*

Et par-dessus ces choses, un ciel uniformément bleu que ne parvient pas à troubler la lueur rouge des villes qu'une lutte fratricide incendie...

* * *

A l'heure où tant de femmes hésitent à écrire le beau roman d'amour, parce que l'amour n'intéresse plus le public, parce que ce dernier ne demande plus aux romancières que des confessions troubles, France Adine prend en notre nom à toutes une revanche qui l'honore. Qui honore aussi la femme digne de ce nom, avec tout ce qu'il y a en elle d'esprit et de bonté, pour donner un sens parfait au mot « servir ». Condamnation du féminisme. Condamnation de la laideur. Le livre est beau. Il aurait pu n'être que joli, s'abandonner à des mièvreries et à des puérités, incliner vers quelque étroitesse embéguinée...

Et s'il est vrai qu'une chose de beauté est une joie pour toujours, ce livre est une joie, en vérité. Les femmes l'y sauront découvrir comme en un précieux reliquaire de vertus parfumées d'amour.

JEANNE CAPPE.

De la sagesse augustinienne⁽¹⁾

4. On voit, par les considérations précédentes, ce qui rend avant tout contestable la position des philosophes auxquels l'histoire de la philosophie donne le nom d'augustiniens. A vrai dire, cette position implique de la part de la philosophie une remarquable ignorance de ses limites : demander à saint Augustin un système philosophique, c'est réclamer pour la philosophie et pour sa lumière propre ce qui procède en réalité de la lumière de la plus haute sagesse chrétienne, et de la foi, et de la charité. (Aussi bien l'augustinisme philosophique semble-t-il naturellement lié à un *philosophisme* immodéré, patent dans l'école cartésienne, dissimulé chez ceux de nos contemporains qui méditent de la connaissance abstraite mais pour surestimer d'autant les modes d'appréhension qu'ils y substituent.) Quelque piété qu'on ait pour saint Augustin,

(1) Voir la *Revue catholique* du 30 janvier 1931.

quelques vérités anciennes ou nouvelles qu'on tire de son trésor, quelque sentiment qu'on lui doive des réalités intérieures, on trahit ainsi complètement son esprit et sa pensée. Les *Méditations touchant la Philosophie première* ressemblent au *de Trinitate* comme une chambre noire à l'œil d'un poète. Le spiritualisme « engageant et hardi » de Descartes, le *cogito cartésien* (qui a une tout autre portée que le *si fallor sum*), l'argument ontologique, la théorie des idées-tableaux, de la pensée-substance; la théophilosophie de Malebranche, l'ontologisme, l'occasionalisme, la vision en Dieu, loin d'être des formes le moins du monde authentiques du spiritualisme augustinien, ne sont que des résidus de sa désagrégation rationnelle.

Déjà un processus analogue de *matérialisation* s'était fait sentir en théologie, quand un Jansénisme transmuait en l'épaisse substance de son pessimisme et de son hédonisme théologiques la lettre diaphane mais difficile d'Augustin, son langage trop savoureux, trop divinement humain concernant la grâce et la liberté, l'innocence adamique et la nature déchue, les délectations du sens et celle de la grâce (1). Nous n'ignorons pas qu'un augustinisme théologique est possible qui ne verse pas dans les excès de Jansénisme ni dans ceux de Luther, ni dans ceux des disputeurs antithomistes dont Luther s'est inspiré. Mais nous pensons que la règle qui lui impose mesure et le maintient dans la ligne du vrai est alors l'instinct chrétien du théologien plus que la vertu des principes de conceptualisation théologique pris en eux-mêmes.

A vrai dire, la scolastique médiévale s'est efforcée en vain de tirer d'Augustin, avec les seules armes d'Augustin, une systématisation théologique et philosophique achevée. Un saint Bonaventure a pu retrouver la haute inspiration de saint Augustin, et un rayon de sa sagesse, il a échoué à faire œuvre scientifique (si jamais il y a prétendu). Il fallait les armes d'Aristote, il fallait saint Thomas d'Aquin. Au temps de saint Thomas, l'augustinisme scolastique apparaît comme bloqué dans une impasse (et les efforts auxquels il se livra après saint Thomas ne rendront cet état de choses que plus manifeste), les moyens de se constituer comme science, et par conséquent de progresser, lui font visiblement défaut. Saint Thomas seul est arrivé à constituer vraiment la sagesse théologique dans son ordre propre et spécifique, à constituer la théologie comme science, en définissant du même coup le domaine propre de la philosophie. Lui seul a pu tirer d'Augustin, mais avec les armes d'Aristote, non d'Augustin, la théologie comme science et la philosophie chrétienne comme science, — aussi bien n'est-ce pas avec les armes de la philosophie que la théologie s'élabore comme science? Lui seul a pu systématiser théologiquement et philosophiquement la sagesse d'Augustin, précisément parce qu'en amenant cette sagesse dans la perspective de sagesse moins hautes mais techniquement plus parfaites, et ayant dans l'économie de l'intelligence chrétienne leur fonction irremplaçable, il a eu le courage de lui faire subir les redifférenciations conceptuelles nécessaires pour la *changer en elle-même* sur ces plans d'intelligibilité nouveaux.

5. Que le progrès naturel de la pensée et de la culture ait dû amener à se dégager comme disciplines spéciales et comme techniques spéciales, non pas séparées certes, mais distinctes, le savoir philosophique et le savoir théologique, ainsi qu'il arrivera plus tard pour les sciences de la nature, le zèle ingrat de l'archaïsme pourrait seul s'en étonner. Les organismes spirituels croissent de la même façon que les corps vivants. Et comment les fonctions hétérogènes, vitalement articulées entre elles, qui répondent aux divers objets spécificateurs de l'activité spirituelle ne seraient-elles pas progressivement explicitées au cours de l'histoire? L'explicitation achevée par saint Thomas d'Aquin à la fin du moyen âge était absolument nécessaire (2). En face de ces mondes à connaître que sont les vérités naturellement accessibles à la raison et les vérités rationnellement dégageables des principes de la foi, la raison chrétienne doit être armée de vertus proportionnées de discernement et de savoir. Elle doit pouvoir juger démonstrativement de ce qui est, dans la pure lumière des objets et des nécessités intelligibles, c'est-à-dire par mode de science. Chez saint Augustin,

par là même qu'elle est impliquée dans le mouvement discursif d'une sagesse supérieure qui de soi n'est pas discursive, la théologie est encore, quant à son mode propre et humain de science, dans un état d'imperfection. Chez saint Thomas, elle est pleinement constituée dans son mode propre, qui est le mode humain de la raison, elle a atteint son état de perfection humaine. Placez un homme de science en face de la doctrine de saint Augustin, il est devant un monde de sagesse religieuse auquel son propre univers intelligible ne peut pas s'articuler. S'il adhère à cette doctrine, en tant que croyant, voilà sa pensée coupée en deux : procédant, dans son développement spéculatif lui-même, ici selon les exigences d'une analyse purement objective, là selon le mouvement de l'amour vers l'expérience qui doit le combler. La merveille de la sagesse thomiste, de la métaphysique de l'être et des causes, de la théologie comme science, c'est qu'un tel savoir, placé au sommet de l'humaine raison, et qui se sait inférieur au savoir de sagesse infuse et supérieur à tout autre, et qui ne distingue que pour unir, établit dans l'âme humaine, sans rien diminuer ni altérer et avec une rigueur objective universelle, une stable cohérence et une solidarité vitale entre les activités spirituelles qui touchent au ciel et celles qui touchent à la terre.

On rapporte qu'à Cologne maître Albert avait donné à son grand disciple le conseil de suivre toujours Augustin pour la théologie, Aristote pour la philosophie. Entendons ce partage moins des sujets traités que des aspects formels. En tant que dans la philosophie et la théologie elles-mêmes se retrouvent à la fois l'aspect de *science* et l'aspect de *sagesse*, on peut dire que pour traiter des choses divines et humaines, Thomas d'Aquin a demandé à Aristote son outillage de science, et reçu d'Augustin, et des autres Pères, et de la Sainte-Ecriture, la substance de sa sagesse. Et sa fidélité à la sagesse d'Augustin est plus parfaite encore que sa maîtrise en la technicité d'Aristote. Il corrige Aristote, il honore Augustin comme un fils honore son père, et c'est avec la même piété qu'il lui offre, aux passages difficiles (fort souvent à vrai dire), le secours de sa jeune force. Ajoutons que plus on montrera l'importance de la relation de saint Thomas à Aristote et à la philosophie grecque et arabe d'une part, à saint Augustin d'autre part et à toute la tradition chrétienne, plus on montrera du même coup la formidable originalité de son génie.

Qu'il s'agisse de la doctrine de la béatitude ou de la Sainte-Trinité, de la loi éternelle, des vertus et des dons, de la contemplation (1), du mal, de la providence et de la prescience divines, de la prédestination, et généralement de toute la matière de la théologie sacrée, rien n'est plus manifeste que cette très parfaite fidélité de saint Thomas à saint Augustin dans sa synthèse théologique. Chacun sait que la doctrine capitale où apparaît leur accord est la doctrine de la grâce. C'est dans saint Thomas que nous voyons parvenir à leur parfaite formulation scientifique ces essentielles vérités affirmant la distinction et l'union de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, la souveraine liberté de l'amour créateur, la réalité intrinsèque et le caractère vital en nous des dons infus, que la sagesse d'Augustin ne cesse de clamer contre Pélagé, mais dans un langage qui se cherche encore. Quand saint Thomas enseigne la motion du libre arbitre humain par la grâce et la causalité divine, en telle sorte que le mode libre lui-même de nos actes volontaires est causé par Dieu, et que toute leur bonté dérive à la fois de Dieu comme cause première et de nous comme cause seconde, et que nous ne sommes cause première (déficiante) que pour le mal, quand il nous enseigne comment la liberté (au sens d'autonomie) est l'œuvre de la grâce du Saint-Esprit, c'est la voix même de saint Augustin, et celle de saint Paul, que nous entendons. On a signalé avec raison (et nous savons le motif de cette différence) que dans la théologie « parfois trop littéralement scripturaire » (2) de saint Augustin, la notion de nature a un sens beaucoup plus concret et historique que dans la théologie de saint Thomas. « Tandis que la nature explorée par saint Thomas d'Aquin est une essence métaphysiquement indestructible, dont la nécessité intrinsèque résiste à la corruption du péché originel même, pour ne lui abandonner que les grâces dont il la dépouille et les pouvoirs qu'il amoindrit ou pervertit, Augustin décrit sous le nom de nature l'état de fait déterminé par le péché, et ce qui, dans cet état, autorise l'espoir que l'homme en puisse sortir. Qu'en dernière analyse ces deux attitudes ne soient pas dogmatiquement contradictoires,

(1) Cf. DEL PRADO, *De Gratia et libero arbitrio*, Fribourg, 1907, t. I, *Introductio*, pp. LXXI-LXXVI.

(2) Cf. la remarquable étude de R. P. M.-D. CHENU, *La théologie comme science au XIII^e siècle*, *Archives d'hist. doct. et litt. du moyen âge*, t. II, pp. 31 sqq. Il n'y a d'ailleurs aucun « rationalisme » dans l'œuvre ainsi accomplie par saint Thomas. Reconnaître la valeur propre de la raison ou de la nature, ce n'est ni *rationalisme*, ni *naturalisme*.

(1) Cf. le beau livre de R. P. F. CAYRÉ, *La Contemplation augustinienne*, Paris, 1927.

(2) A. GARDEIL, *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. I, p. XXX.

la chose ne fait à nos yeux aucun doute : saint Augustin n'exclut pas saint Thomas d'Aquin en ce centre de toute philosophie chrétienne, il le prépare bien plutôt et il l'appelle; mais que le plan des deux expositions soit le même, on ne saurait à notre avis le soutenir (1). » Tel est aussi notre avis. Il convient toutefois d'ajouter que cette différence est purement modale, que saint Augustin a enseigné aussi clairement que possible la valeur ontologique de la distinction de la nature et de la grâce (2), qu'il a affirmé nettement cette distinction même pour l'état d'innocence (3); car pour lui la grâce est la racine des privilèges surnaturels d'Adam comme l'immortalité corporelle, elle est donc surnaturelle aussi (4); elle est positivement et intrinsèquement ordonnée à la vision béatifique, qui n'est due à aucune intelligence créée, même angélique (5); elle est distincte de la nature même chez les anges (*simul condens naturam et largiens gratiam*) (6). Ici encore la théologie thomiste ne fait qu'expliquer selon son mode propre et sa perspective propre la substance de la pensée augustinienne.

Mais dans sa synthèse philosophique aussi saint Thomas a fait passer, à un bien plus haut degré qu'on ne croit souvent, sinon le mode de conceptualisation, du moins les éléments essentiels de cette pensée.

C'est elle qu'on reconnaît, précisée, développée, parfaitement mise au point, dans ce chef-d'œuvre métaphysique qu'est la doctrine thomiste de l'analogie et des noms divins; car Augustin ne plotinise ici qu'en redressant Plotin vers la « théologie affirmative » exigée par la révélation, il n'enseigne pas seulement que Dieu est immuable, éternel, immense, infiniment simple, qu'il est tout ce qu'il a (7), la Vérité, la Vie, la Beauté, la Sagesse, il sait qu'il est personnel, « conscient de lui-même et de son œuvre » (8), *Deus non aliquid nesciens fecit* (9), qu'il a tout fait par sa volonté, *causa omnium quae fecit, voluntas ejus est* (10), et qu'il est l'être même. *Ipsium esse subsistens* comme dira saint Thomas : *Deum nihil aliud dicam esse, nisi idipsum esse* (11). La preuve augustinienne de l'existence de Dieu se retrouve équivalamment dans la *quarta via* de saint Thomas (12), parfois même saint Thomas semble l'évoquer sous sa forme propre (13), bien qu'à vrai dire nous ne croyions pas que la formulation puisse en rester la même chez lui (ce qui explique sans doute qu'au lieu de développer *ex professo* cette preuve, il se contente plutôt d'y faire allusion). A raison

même en effet de ce qui constitue dans l'ordre philosophique et noétique la différence principale entre saint Augustin et saint Thomas, — à savoir, comme l'a si bien montré le P. Gardeil (1), de la substitution de la dominante aristotélico-thomiste de la causalité efficiente à la dominante augustinienne de la participation, — les vérités éternelles dont saint Augustin envisageait indistinctement, non seulement la valeur de nécessité idéale, mais aussi la vertu illuminatrice, le faisaient directement passer à Dieu Vérité première et Lumière subsistante; tandis que pour trouver leur suprême raison dans cette même Vérité première, et conclure ainsi de la vérité dans notre esprit à un premier fondement d'ordre réel, saint Thomas, qui reconnaît dans l'intellect agent la lumière active de notre intelligence, aurait dû, croyons-nous (s'il avait voulu développer la preuve augustinienne elle-même), passer par cette cause illuminatrice créée que nous portons en nous, pour de là remonter à la Cause première dont elle participe la vertu.

Malgré la fondamentale différence de signe philosophique dont nous venons de parler, on doit dire, en accord avec les belles études du P. Boyer, que moyennant la transposition générale et les multiples légers redressements requis en conséquence, toute la substance de la doctrine augustinienne de la vérité a passé chez saint Thomas. Enfin, suivant une idée chère à notre collègue et ami M. Simeterre, il apparaît que l'édifice aristotélico lui-même de la métaphysique et de la philosophie naturelle n'a trouvé son achèvement dans la synthèse thomiste que grâce à une pierre d'angle augustinienne, je veux dire grâce à la doctrine des Idées créatrices. Car c'est en Dieu lui-même, dans les Idées créatrices qui illuminent les Auges avant de causer les choses, que le monde créé a le principe suprême de son ordre et de son mouvement. Augustin n'a pas seulement tracé les grandes lignes d'une théorie de la création, son exemplarisme apporte à la conception du monde que saint Thomas développera une pleine consistance, une suprême hardiesse métaphysique que la circonspection analytique d'Aristote n'avait pas connue.

Nous n'avons mentionné que quelques traits caractéristiques. C'est une infinité d'exemples qu'il faudrait donner, si l'on voulait signaler toutes les richesses augustinienne assimilées par la pensée de saint Thomas, et tous les signes de la vénération vouée par le Docteur Angélique — jusque dans le plus minutieux détail (2) — à l'autorité de saint Augustin. Plus on étudie l'un et l'autre Docteur, mieux on vérifie le mot du P. Gardeil : « On peut compter les positions sur lesquelles ils diffèrent; il est impossible de compter celles où ils s'entendent [...] Le Bœuf muet [...] a dévoré toute la substance spirituelle de l'aigle d'Hippione [...] il a en fait, autant que d'Aristote, la propre substance de son esprit (3) ». Si l'on considère dans leur intégrité les valeurs essentielles de la pensée de saint Augustin, il faut dire, comme nous l'avons déjà expliqué, que la seule systématisation métaphysique de cette pensée qui reste essentiellement augustinienne, c'est la synthèse thomiste.

6. Qu'il y a peu de sens à opposer comme deux systèmes le thomisme et l'augustinisme (j'entends l'augustinisme de saint Augustin lui-même)! Le premier est un système, le second ne l'est pas. Le thomisme est l'état scientifique de la sagesse chrétienne; chez les Pères et chez saint Augustin cette sagesse est encore en source. Entre la source et les eaux de la plaine, il n'est pas d'opposition. Ce n'est pas à côté de la sagesse thomiste, et comme si la source débordait le fleuve, que vient jusqu'à nous dans sa pureté le perdurable jaillissement de l'inspiration augustinienne. Cette inspiration présidait à la formation de la synthèse thomiste, elle a passé dans cette synthèse, elle doit continuer d'y passer, et de la mouvoir à de nouveaux accroissements, car la doctrine de saint Thomas est destinée à croître toujours. Sans doute, après des cheminement invisibles, des dérivations de la source peuvent-elles jaillir à côté du fleuve; elles sont destinées à grossir

(1) E. GILSON, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, Paris, 1929, p. 208.

(2) Cf. *De gratia et libero arbitrio*, c. 13, n. 25 : « Numquid natura erit gratia? Nam et hoc Pelagiani ausi sunt dicere, gratiam esse naturam, in qua sic creati sumus, ut habeamus mentem rationalem, qua intelligere valeamus, facti ad imaginem Dei, ut dominemur piscibus maris et volucris caeli et omnibus pecoribus quae repunt super terram. Sed non haec est gratia, quam commendat apostolus per fidem Jesu Christi. Hanc enim naturam etiam cum impius et infidelibus certum est nobis esse communem; gratia vero per fidem Jesu Christi eorum tantummodo est, quorum est ipsa fides. » — *De praedest. sanctorum*, c. 5, n. 10 : « Posse habere fidem, sicut posse habere caritatem, naturae est hominum : habere autem fidem, quemadmodum habere caritatem, gratiae est fidelium. Illa itaque natura, in qua nobis data est possibilitas habendi fidem, non discernit ab homine hominem; ipsa vero fides discernit ab infideli fidelem. » — *Enarrat. in Psalm. XLIX*, enarr. 2 : « Manifestum est ergo, quia homines dixit deos, ex gratia sua deificatos, non de substantia sua natos... Qui autem justificat, ipse deificat, quia justificando filios Dei facit. Dedit enim eis potestatem filios Dei fieri. (Joan. 1, 12). Si filii Dei facti sumus, et dei facti sumus; sed hoc gratiae est adoptantis, non naturae generantis. »

(3) Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Communication à la Semaine augustinienne de Rome* (24 avril 1930).

(4) Cf. *De correptione et gratia*, c. 11, n. 29 : « Quid ergo? Adam non habuit Dei gratiam? Immo vero habuit magnam, sed disparem. »

(5) *De Trinit.*, lib. XIV et lib. XV (notamment c. 3).

(6) *De Civ. Dei*, I, XII, c. 9.

(7) *Quae habet haec et est, et ea omnia unus est.* (*De Civ. Dei*, lib. XI, c. 10.) — Comme le note avec raison M. Gilson, cette formule contient en germe la doctrine médiévale de la non-distinction en Dieu seul de l'essence et de l'existence. (Cf. *De Trin.*, lib. XV, c. 13, n. 22.)

(8) Charles BOYER, *L'Idée de Vérité dans la philosophie de saint Augustin*, Paris, 1921, p. 108.

(9) *De Civ. Dei*, I, XI, c. 10.

(10) *Enarr. in Psalm. CXXXIV*, enarr. 10.

(11) *De moribus Ecclesiae*, XIV, 24. — Cf. *de Trinit.*, lib. I, c. 1, n. 2 : *Quae vero proprie de Deo dicuntur, quaeque in nulla creatura inveniuntur, raro ponit scriptura divina; sicut illud quod dictum est ad Moysen : Ego sum qui sum, et ; Qui est, misit me ad vos. De tels textes, comme aussi de *Trinit.*, lib. V, c. 1, n. 2, et *Confess.*, lib. XI, c. 4, n. 6 (cité plus haut, p. 725, note 1) contiennent virtuellement toute la doctrine thomiste des noms divins et de l'analogie.*

(12) Cf. R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Dieu, son existence et sa nature*, 5^e éd., p. 296.

(13) En particulier dans ce texte de la *Somme contre les Gentils*, dont M. J. Sestili souligne avec raison l'importance : *Veritates intellectae fundantur aliquo aeterno. Bundantur enim in ipsa prima Veritate, sicut in causa universalis contentiva omnis veritatis* (*C. Gent.*, lib. II, c. 84).

(1) A. GARDEIL, *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. II, Append. II, (Le P. Gardéil commente là et généralise une thèse exposée dans l'étude de M. Gilson, *Pourquoi saint Thomas a critiqué saint Augustin*, Archiv. d'hist. doct. et litt. du moyen âge, t. I, 1926-1927). En ce qui concerne en particulier les notions de création et de formation, nous croyons toutefois qu'il y a lieu de faire droit aux remarques de M. Gilson (*Introduction à l'étude de saint Augustin*, p. 258).

(2) C'est sur la seule autorité d'Augustin que saint Thomas admet que Moïse a été élevé transitoirement à la vision béatifique. Cf. B. LAVAUD, *La vision de Dieu ici bas*, Revue thomiste, janv.-févr. 1929, pp. 75-83; mai-juin 1930, pp. 253-256.

(3) A. GARDEIL, *La structure de l'âme et l'expérience mystique*, t. I, pp. XXIX-XXX.

ses eaux. Sans doute des systèmes « augustinien » continueront-ils toujours de s'élaborer en opposition au thomisme : à vrai dire, ils ne seront que les témoins de la paresse des thomistes, des retards apportés par eux à poursuivre l'œuvre d'assimilation et d'éclaircissement universelle si puissamment commencée par leur maître. En dépit des retards et des obstacles, cette œuvre doit normalement continuer. Ceux des philosophes « augustinien » qui, malgré l'inconsistance de leur position systématique, retrouvant quelque chose de la vigueur d'intuition de saint Augustin, mettront en valeur des vérités négligées ou étendront notre connaissance des réalités intérieures, travailleront sans le savoir pour la philosophie de saint Thomas.

La hardiesse inventive d'Augustin, plus disposée que la prudence théologique de saint Thomas à se hasarder dans la zone du probable, cherchait à acquérir quelque intelligence de la succession elle-même des événements de l'histoire humaine; appuyé sur la Sainte-Ecriture, saint Augustin a créé la philosophie de l'histoire, disons plus exactement (car les lumières de la foi sont ici nécessaires) la *sagesse de l'histoire*; et le sentiment de l'irréversible devenir historique, du mouvement et du développement du monde dans le sens du temps, est à notre avis un des plus précieux joyaux de l'héritage augustinien. Tout un domaine est là, selon nous, à reprendre à Hegel et à revendiquer pour la sagesse chrétienne. Stimulée par l'esprit d'Augustin, la pensée thomiste s'enrichira-t-elle un jour de ces conjectures en matière d'exégèse de l'histoire, dont la réflexion sur la culture a peine à se passer? Il semble que le *Discours sur l'histoire universelle* soit à récrire, et qu'une suite plus moderne à la *Cité de Dieu* rendrait bien des services.

Il importe au surplus de comprendre que l'état d'inachèvement où nous voyons demeurer, au cours de ses multiples essais, l'école ou plutôt la tentative d'école philosophique dite augustinienne n'est pas lui-même une promesse de renouvellement et de progrès. De soi, cet inachèvement-là est plutôt une marque d'imperfectibilité. Un organisme qui n'arrive pas à se constituer, comment pourrait-il croître? C'est précisément parce qu'il s'est constitué comme science, avec un outillage systématique bien défini, que le thomisme, inachevé lui aussi, mais en un autre sens, est capable de progresser et de s'accroître sans fin. Loin de nous dire que depuis saint Thomas tout est fait, il nous dit que tant que l'histoire durera, et amènera au jour de nouveaux problèmes, il restera d'autant plus à faire que plus aura été fait déjà.

Rappelons-nous ce que nous avançons plus haut de la sagesse des Pères et de celle des théologiens. On peut croire qu'en raison même de l'élévation de son niveau spirituel, il convenait que le moyen âge accomplît son œuvre millénaire sous le principat des Pères et singulièrement de saint Augustin. Notre époque a un jaillissement spirituel moins libre, mais des instruments plus parfaits, des moyens de vérification, des techniques plus sûres. Elle a une autre œuvre à accomplir. Selon l'intuition prophétique de Léon XIII, c'est sous le principat plus direct du Théologien par excellence qu'il convient que la pensée chrétienne y déploie son effort.

Qu'on appelle, si l'on veut, — les définitions de nom sont libres, — *philosophie chrétienne* la sagesse d'un saint Augustin, et plus généralement la sagesse chrétienne, qui est la sagesse infuse usant de la raison et du discours. Cette « philosophie », qui présuppose essentiellement la foi, la charité, les dons du Saint-Esprit, tout l'ordre surnaturel, n'est pas ce travail d'exploration des natures des choses auquel se livrent ceux qu'on a accoutumés de nommer des philosophes, et elle n'a pas les moyens, dès qu'on s'élève au-dessus des certitudes spontanées de la raison commune, de juger démonstrativement, et en assignant les raisons d'être, des vérités accessibles de soi aux seules forces de notre esprit. L'instrument proprement philosophique lui manque. Et dès que cet instrument prend naissance en l'esprit, il a son objet spécifique, qui est l'intelligibilité des choses, il a ses règles propres et sa lumière propre, qui sont celles de la raison naturelle, non des dons infus. Pour que les noms que nous employons répondent aux réalités, nous devons appeler *philosophie chrétienne* une philosophie proprement dite, une sagesse qui se définit comme l'œuvre parfaite de la raison, *perfectum opus rationis* (1), et qui se trouve, du côté de l'objet, en accord avec les vérités révélées, — du côté du sujet, en connexion vitale avec les énergies surnaturelles dont l'*habitus* philosophique est distinct mais non pas séparé dans l'âme chrétienne. Pour qu'elle se trouve d'accord avec les vérités révélées,

il suffit que cette philosophie soit vraie dans son ordre; elle se fera alors, tout en manifestant « intégralement la rigueur de ses exigences rationnelles », tout en suivant une méthode non pas théologique, mais purement et strictement philosophique, « une conception de la nature et de la raison ouverte au surnaturel » (1) et confirmée par les données naturelles de soi, non-répugnante aux données surnaturelles de soi contenues dans le dépôt révélé. Mais parce que de fait le sujet humain ne peut pas parvenir à l'intégrité des suprêmes vérités naturellement connaissables s'il n'est aidé d'en haut, cette philosophie demande à se développer, dans le sujet, en connexion vitale avec la foi, qui sans entrer dans sa texture ni lui servir de critère positif, joue à son égard le rôle de principe régulateur extrinsèque, *veluti stella rectoris*; avec la théologie, qui en usant d'elle comme d'instrument, la corrobore; et avec la sagesse du Saint-Esprit, qui surnaturellement la conforte aussi dans l'âme du chrétien. Saint Augustin nous rappelle ici ce que les thomistes, quand ils laissent le thomisme s'amoindrir en eux, sont tentés d'oublier : que la philosophie chrétienne demande, quant à ses conditions d'existence, à vivre et se spiritualiser au contact de la foi vive et des expériences de l'âme chrétienne, à entrer à sa manière dans l'angoisse et dans la paix de l'œuvre rédemptrice, et à être fortifiée d'en haut par la contemplation, Saint Thomas nous rappelle ce que les augustinien semblent oublier dès le principe : que la philosophie chrétienne, en elle-même et dans sa structure intrinsèque de savoir rationnel, est rigoureusement indépendante des dispositions du sujet, et ne peut être réglée que par les nécessités objectives et les contraintes intelligibles.

7. Ce que nous avons dit de la sagesse de saint Augustin, il faudrait le dire pareillement, nous l'avons remarqué, de la sagesse des autres Pères. Si l'on voulait entrer dans des précisions sans doute présomptueuses et rechercher ce qui le distingue entre tous, peut-être faudrait-il ajouter que sa note propre c'est un éclat non moins prodigieux du *don de science* (2) que du *don de sagesse*, d'où vient son privilège d'une si profonde connaissance surnaturelle, non seulement des choses divines, mais du cœur humain et des replis de la créature.

En tout cas, il convient d'ajouter encore, en ce qui concerne saint Thomas d'Aquin, que sa fidélité non pas servile mais vraiment filiale aux autres Pères de l'Eglise, notamment aux Pères grecs, n'est pas moindre que sa fidélité au plus grand des Pères latins.

JACQUES MARITAIN.

Le français tel qu'on le parle ...

On parle beaucoup en Belgique de la culture française, de la défense, de l'expansion, des avances ou des reculs, de l'avenir de la culture française chez nous.

Ce n'est pas nous qui nous en plaindrions. Voilà un noble souci. Mais ce souci nous paraît fort superficiel et il l'est, il l'est bien réellement, ce qui est assez grave.

Qu'est-ce au juste pour l'immense majorité des Belges, que la culture française? (Peut-être ferions-nous bien de nous demander d'abord ce que c'est que la culture. Mais le mot est d'acception si

(1) M. D. CHENU, *Bulletin thomiste*, janv. 1928, p. 244. — En distinguant ce que la notion de philosophie chrétienne implique *ex parte objecti* et *ex parte subjecti*, on peut concilier, croyons-nous, ce que les remarques du P. Chenu (*loc. cit.*) et les observations de M. Gilson (*Introd. à l'étude de saint Augustin*, p. 302 ¹) contiennent d'exact. En ce qui concerne l'ordre suivi par saint Thomas, c'est en tant que théologien, non en tant que philosophe chrétien, qu'il suit l'ordre théologique. Il trouvait au surplus dans ses commentaires sur Aristote une occasion de suivre, en tant que philosophe (et philosophe chrétien), l'ordre philosophique lui-même.

(2) Il s'agit là de la *science* mystique, qui pénètre le créé dans une lumière amoureuse due à la connaturalité aux choses divines produite par la charité, et qui correspond à la béatitude des larmes. Cf. SAINT THOMAS D'AQUIN, *Sum. théol.*, II-II, q. 9; JEAN DE SAINT-THOMAS, *Les Dons du Saint-Esprit*; trad. R. Maritain, chap. IV.

(1) SAINT THOMAS, *Sum. théol.*, II-II, 45, 2.

fuyante, si diverse, que la question nous mènerait fort loin. Réservez-là). La culture française en Belgique, c'est en gros, le rayonnement de l'esprit, de la civilisation, des arts et, par dessus tout, de la littérature de la France sur notre pays. De la littérature par-dessus tout; et c'est naturel, parce qu'elle traduit le reste, parce qu'elle familiarise avec le reste par exemple, — avec les systèmes des philosophes et des savants, — par ses vulgarisateurs, ses essayistes et ses romanciers, — avec les formes les plus hautes de la civilisation, — par ses moralistes, ses incomparables moralistes.

Mais il va de soi qu'une littérature n'a d'influence et ne rayonne que dans la mesure où ceux à qui elle s'adresse, ceux qui prétendent recevoir d'elle des leçons et des plaisirs, possèdent la langue dont se servent les bons écrivains. Dans la mesure où ils savent lire, dirait M. de La Palisse.

Est-ce le cas en Belgique? D'une façon générale, nous pensons qu'il faut répondre que non. Le français qui est d'usage commun chez nous, le français de nos journaux, voire celui de nos revues et quelquefois de nos écrivains, est non seulement alourdi de flandricismes ou de wallonismes, mais pauvre, — d'une indigence qui affecte naturellement toute notre vie intellectuelle.

On déplore souvent l'inaptitude du Belge à manier les idées générales, cette inaptitude que nous remarquons si vivement dans nos journaux, par exemple, quand nous les comparons aux journaux français et constamment dans la conversation (un modeste ouvrier de France qui sait lire et écrire va d'un mouvement plus aisé à l'universel que chez nous le bourgeois). Cette inaptitude vient pour une large part de l'insuffisance de notre langue. Nous manquons d'idées, parce que les instruments de leur génération et de leur transmission nous font partiellement défaut.

Pour réfléchir, pour méditer, du moins de façon habituelle et avec quelque précision, il faut des mots. Il en faut à coup sûr pour échanger les idées. Or notre vocabulaire est pauvre, non seulement parce qu'il est restreint, ce qui n'est pas nécessairement de la pauvreté, mais parce qu'il est à la fois excessivement restreint et extrêmement impropre. La syntaxe sommaire dont nous usons l'appauvrit encore. Elle ne nous permet pas, en effet, de donner aux mots de notre usage ces « valeurs de position » qui multiplient leurs sens et qui aident à jouer habilement du vocabulaire pour enregistrer les plus subtiles démarches d'une pensée un peu déliée.

Ces considérations ne sont plus très originales. Il y a longtemps qu'elles émeuvent tout ce que nous comptons d'élites intellectuelles. Mais il faut bien convenir qu'on n'a pas fait grand'chose, jusqu'à ce jour, pour nous assurer en Belgique une possession plus complète et plus intime du génie et des ressources de la langue française. De là le caractère presque toujours superficiel, quelquefois même un peu ridicule, des revendications en faveur de la culture française.

Le ministre des Sciences et des Arts, M. Vauthier, entend du moins faire un effort. Il vient d'adresser, par la voie du *Moniteur*, des « instructions aux autorités scolaires et au personnel enseignant » en vue du perfectionnement du langage. Elles sont pleines de sagesse. Peut-être M. Vauthier attache-t-il trop d'importance à certaines qualités de distinction et d'élégance. « Autant l'usage d'une langue correcte et une diction soignée, écrit-il, sont un signe d'affinement, autant l'habitude d'un parler fruste ou négligé abaisse la qualité humaine, c'est-à-dire proprement l'étiage de civilisation, non seulement de l'individu, mais encore de la communauté, de la classe sociale, du milieu ethnique où elle règne. » Sans doute; mais ce qui importe surtout, c'est la justesse, c'est la rigueur de la pensée et cela ne va pas sans la possession, sans la maîtrise de sa langue. Cela ne va pas non plus sans le commerce avec les monuments d'une grande culture que la connaissance intime et profonde de la langue nous permet d'aborder.

Mais où nous nous trouvons d'accord sans réserve avec M. Vau-

thier, c'est quand il insiste sur l'importance des exercices de prononciation. Elle est capitale en effet; elle est presque initiale.

Il est impossible en effet de bien apprécier la valeur musicale et esthétique des mots, si on les prononce mal. Or cette valeur musicale, on ne la méconnaît jamais impunément. Elle est un des éléments de cet ordre et de ce mouvement qui constituent ce que l'on appelle le style. Si on y est insensible, on est incapable non seulement de goûter un beau vers, mais d'apprécier même une page de prose. Les mots que nous lisons dans Bossuet et dans Racine, dans Voltaire et dans Chateaubriand, nous les lisons comme nous les prononçons. Et en Belgique, nous les prononçons, dirait-on, d'une bouche pâteuse, inarticulée, en traînant; nous déplaçons la tonique; nous confondons les voyelles, faisant avec les *i* des *è* hésitants, avec les *u* des *e* ou des *eu*; nous prolongeons les *a* brefs des désinences en *able*; nous faisons de l'*a* long des désinences en *ation* un *a* bref; l'*a* sombre du mot *pas*, celui qui marque la négation, devient chez nous un *a* clair. Comment dès lors goûter pleinement, embarrassés par de si mauvaises habitudes, les beautés littéraires?

Pour ceux qui nous reprocheront de subtiliser, rappelons le jugement de Voltaire: Personne, dit-il, « personne avant Racine ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves (*vous lisez bien : « de syllabes longues et brèves »*) et de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse et le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir ».

C'est ici tout le sujet de notre souci. Faire entrer le vers, faire entrer la phrase, faire entrer la pensée traduite par une plume experte dans l'oreille, parce que l'oreille est la porte de l'esprit.

Il n'y a point de culture assurée, sans la possession de la langue et la langue n'est possédée que si on en connaît toutes les ressources, jusqu'à ses ressources musicales, car les mots sont à la fois des signes et des sons et ces deux caractères sont inséparables.

Ainsi donc ne devons-nous négliger aucun exercice, si futile, si frivole qu'il puisse paraître à première vue et les exercices de prononciation recommandés par M. Vauthier au personnel de l'enseignement primaire et de l'enseignement moyen comptent parmi les plus nécessaires.

JEAN VALSCHAERTS.

Février

(Sonnet)

*O mois que nul poète en ses vers ne louange,
Que boudent le soleil, la joie et les amours,
Et qui traînes l'ennui désœuvré de tes jours
Par les plaines de neige et les chemins de fange;*

*Mois sans oiseaux ni fleurs, sans moisson ni vendange,
Qui, couvrant d'un manteau de brume les labours,
Laisse à l'abandon la herse au fond des cours,
Le soc sous le hangar, le fléau dans la grange;*

*Toi qui, d'humeur farouche et d'aspects rebutants,
N'es plus l'hiver et pas encore le printemps,
Age ingrat de l'année, ô février je t'aime!*

*Car ton cœur en bourgeon me rappelle le mien,
Lorsqu'à douze ans j'étais un peu comme toi-même,
Plein d'émotions et d'espoirs dont nul ne voyait rien.*

ADOLPHE HARDY.

En enfer, au XX^e siècle⁽¹⁾

La flatterie n'est pour Dante qu'une des subdivisions de la fraude. Et la fraude occupe dans son *Enfer* le huitième et le neuvième cercle dont la description s'étend sur la moitié de ce cantique.

Lorsque le monstre Géryon, à l'appel de Virgile, monte du fond de l'abîme pour transporter sur son dos les deux voyageurs, le poète latin s'écrie : « Voici la bête à la queue effilée, qui franchit les montagnes, qui brise les murs et les armes; voici celle qui empoisonne le monde entier, la hideuse image de la fraude ».

L'Anonyme parisien commentait : « S'il est vrai que la fraude empoisonnait au XIV^e siècle toute la terre, il semble qu'aujourd'hui son royaume ne puisse s'étendre jusqu'à des limites plus lointaines. Et cependant, quelque mauvaise opinion que nous ayons des hommes d'autrefois, nous ne saurions admettre qu'ils aient déployé à frauder autant de génie que nos contemporains.

« Quelle est donc parmi nous la profession où l'on ne rencontre pas de fraudeurs? Des avocats ont été condamnés pour s'être conduits comme des agents d'affaires véreux; des médecins pour avoir spéculé sur des malades et pour avoir inventé l'escroquerie au carnet médical; des pharmaciens pour avoir été complices des médecins; des magistrats ont confondu la justice et la politique; des officiers ont trahi leur patrie et souillé leur épée, des prêtres même ont manqué au plus saint de tous les serments et ont combattu, parfois sous des pseudonymes, la religion qu'ils avaient juré de défendre.

« Ces derniers, plus que tous les autres hommes, ont mérité de subir le supplice des tristes hypocrites, qui marchent lentement dans la sixième bolge, revêtus de chapes, dorées à l'extérieur et éclatantes, mais qui en réalité sont de plomb et si épaisses que leur poids énorme accable les damnés et leur fait grincer des dents.

« Fraudeurs dans les professions dites libérales; fraudeurs dans le commerce; fraudeurs dans l'industrie; fraudeurs dans le travail; fraudeurs dans les finances, c'est évident; et fraudeurs dans la politique, c'est plus évident encore : où il y a quelque infamie à recueillir, les politiciens sont toujours au premier rang!

« On a multiplié depuis un demi-siècle les lois destinées à réprimer la fraude, et les fraudeurs ont multiplié les stratagèmes destinés à tourner les lois... C'est la lutte éternelle du douanier et du contrebandier : mais reconnaissons que le contrebandier nous apparaît, à nous Français, comme le plus sympathique des fraudeurs, peut-être parce que nous avons tous vaguement essayé de faire une timide contrebande, lorsque nous passions la frontière de cette plantureuse Belgique où le tabac ne paie pas d'impôts...

« Quel est l'objet que nous pouvons acheter aujourd'hui sans être bien assurés qu'il n'est pas fraudé? Le mot allemand *Ersatz* a fait une heureuse fortune. L'*Ersatz* est le roi du marché! Un *Zrsatz*, au sens propre, c'est un équivalent... Sans aucun doute... Mais au sens où la pacotille est l'équivalent d'une marchandise honnête, au sens où la margarine remplace le beurre, et le mâchefer la pierre de taille!

« Heureux l'acheteur qui sait ce qu'on lui livre! Mais, en général, il est roulé... Que de commerçants et d'industriels n'ont d'autre but que de s'ingénier à faire prendre au public des vessies pour des lanternes!

« On fraude sur le lait, au risque de tuer les petits enfants; on fraude sur la viande et les autres aliments, au risque de tuer les grandes personnes; ne parlons que pour mémoire de ceux qui fraudent sur le vin et sur les alcools, nous serions tenté de leur accorder le bénéfice des circonstances atténuantes : lorsqu'un commerçant malhonnête fait couler les fontaines dans ses tonneaux, il réalise, il est vrai, un bénéfice illicite, mais il diminue du même coup les méfaits de l'ivresse, et nous lui découvrons une vague excuse.

« Dante a réservé aux falsificateurs la dernière bolge du huitième cercle infernal. Il y voit d'abord les alchimistes, livrés aux plus atroces démanagements de la gale, et qui promènent avec rage leurs ongles sur leur corps, comme on promène un couteau sur les écailles d'un poisson :

*Comme ciascun menava spesso il morso
Dell'unghe sovra sè, per la gran rabbia
Del pizzicor che non ha più soccorso.*

*E si traevan giù l'unghie la scabbia,
Come coltel di scardova le scaglie,
O d'altro pesce che più larghe l'abbia.*

La lecture de cette scène, d'un atroce réalisme, ne saurait être conseillée sans ménagements aux personnes qui ont les nerfs sensibles. Aujourd'hui il n'y a plus guère d'alchimistes : cela coûte trop cher, et le succès est trop maigre, d'essayer de faire de l'or par la transmutation des métaux...

« Il est beaucoup plus avantageux de falsifier les instruments du crédit moderne, d'imiter des signatures, d'émettre des chèques sans provision, de distribuer des dividendes fictifs, de fonder des sociétés anonymes dont la gestion est confiée à des individus intelligents, de truquer des bilans, d'échanger des actions et des parts de fondateur, qui ne peuvent servir qu'à allumer le feu, contre des billets de banque, qui ont un pouvoir d'achat, réduit peut-être, mais indiscutable, de jongler avec les comptabilités, dont la perfection même sert à dissimuler les agissements les plus coupables, de tirer en un mot des lettres de change sur la naïveté et la cupidité humaines, qui sont des capitaux inépuisables pour les escrocs de haute envergure.

Dans les parquets des grandes villes, il a fallu créer des sections financières spéciales, destinées à protéger l'épargne publique; mais les magistrats qui les dirigent se voient rapidement débordés. Et le dernier scandale éclate toujours avant que le précédent n'ait été réprimé. Alors le législateur est brusquement saisi d'un noble mouvement d'indignation; il nomme une commission d'enquête qui fera la lumière, toute la lumière, et il ajoute une loi nouvelle à celles dont l'insuffisance s'est cruellement révélée, loi nouvelle qui ira bientôt elle aussi prendre sa place dans le musée des armes inutiles, où l'on range soigneusement les morceaux des vieilles lunes.

« Les braves usuriers d'autrefois nous apparaissent comme des personnages presque vertueux; car ils se contentaient de réclamer de leur argent un intérêt un peu exagéré et de faire signer aux fils de famille des billets à court terme, dont la moitié seulement leur était versée en numéraire et dont ils touchaient le reste sous la forme de peaux de serpents et d'animaux empaillés. Au moins, le truc était-il bien connu, et les emprunteurs savaient-ils exactement à quoi ils s'exposaient. A notre époque, personne ne peut se vanter d'être à l'abri des entreprises des financiers véreux; et nul n'ignore que ce qui pèse le plus lourdement sur les destinées du monde, ce ne sont pas tant les propos enflammés d'un dictateur, fût-il le compatriote de Dante, que la puissance secrète de la finance internationale. La plus redoutable artillerie et les avions les plus destructeurs seront toujours paralysés par la cavalerie de saint Georges.

« Le poète de la *Comédie* a assimilé les menteurs aux faussaires. Ils falsifient ce qu'il y a de plus auguste et de plus respectable au monde : la vérité. Ils brûlent dans la dixième bolge d'une fièvre inextinguible et, lorsque l'on frappe sur leur peau desséchée, elle résonne comme un tambour.

« La vérité! La vérité, dont les païens eux-mêmes avaient fait une déesse, et qui sortait de son puits dans le costume sommaire que nous lui connaissons tous!... Bien rares sont aujourd'hui ceux qui brûlent encore de l'encens sur les autels, bien rares, qui lui restent consacrés! Nous vivons dans une atmosphère de mensonge si opaque, et si constante, que nous finissons, à peu près, par ne plus nous en apercevoir. Une certaine presse en porte la plus lourde responsabilité. Et Dante, qui n'aurait sans doute pas dédaigné de se faire journaliste pour donner à ses idées une plus grande diffusion, n'aurait pas manqué de damner quelques-uns de ses confrères et de transformer leurs guenilles en peaux d'ânes retentissantes,

« Car il est une presse abjecte, qui semble s'être donné pour unique mission, non pas de divulguer les faits, mais de les déformer, et qui n'a d'autre devise que la trop célèbre parole : « Mentez, mentez toujours, il en restera quelque chose! » Il n'est pas une idée noble contre laquelle elle ne s'acharne; mais il semble que l'idée religieuse et surtout l'idée chrétienne aient l'honneur de toutes ses préférences. Les calomnies les plus grosses forment son ordinaire gibier. Elle ne s'embarrasse point de la vraisemblance, puisqu'elle fait fond sur ce qu'il y a de plus robuste au monde : la bêtise humaine, et que, pour être anticléricale, elle n'en reconnaît pas moins combien est juste la parole de l'Écriture Sainte : le nombre de sots est infini.

« Pour cette presse de bas étage, tous les prêtres sont unifor-

(1) Voir la *Revue* du 30 janvier 1931.

mément des débauchés et des fourbes; tous les catholiques, des imbéciles. Ses rédacteurs patentés se donnent modestement pour les représentants de la Science, avec une majuscule naturellement; mais il en est beaucoup parmi eux qui ignorent les premiers rudiments de la langue française. Ceci ne les empêche point de dissertar des plus hauts problèmes métaphysiques et d'y apporter toute la compétence d'une oie qui nous confierait des révélations sensationnelles sur les meurs des aigles.

» Mais tout le monde sait, au moins depuis La Fontaine, qu'il ne réussit pas aux ânes de revêtir la peau du lion :

*Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvre la fourbe et l'erreur.
Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.*

» Ce que le fabuliste, au temps du grand roi, appelait « un équipage cavalier », nous le désignons aujourd'hui par un mot anglais, emprunté, si je ne me trompe, au langage du poker : le bluff.

» Affirmer que nul n'aura de la Science hors nous et nos amis n'est certes pas une attitude nouvelle; mais ce qu'il y a de nouveau à notre époque c'est qu'on ait l'audace de poser au savant quand on prend le Pirée pour un homme et le Mexique pour un pays de l'Amérique du Sud, ainsi que je l'ai vu faire récemment par un champion attiré de l'anticléricalisme : ce qui démontre avec surabondance que nous vivons au siècle du progrès, car c'est un progrès incontestable de suivre des ânes quand on s'imagine imiter des lions. »

* * *

« Des faussaires et des menteurs de la dixième bolge, le Florentin a rapproché avec raison les mauvais conseillers de la huitième et les semeurs de discordes de la neuvième. Il n'y a guère que des nuances des uns aux autres; et les uns et les autres seraient supérieurement représentés dans l'*Enfer* dantesque par les politiciens, — encore, dira-t-on;... toujours;... ils sont partout;... dans le mal s'entend! — par les politiciens flanqués de deux sortes d'acolytes auxquels la plupart d'entre eux doivent leur triomphe : les instituteurs révolutionnaires à gauche, et à droite les « bistros » conservateurs.

» Le mot propre est peut être ici assez vulgaire; mais il n'importe, puisque Dante avait horreur des périphrases, lui qui nommait un chat un chat, et plusieurs contemporains des fripons. Et que nul ne s'étonne de voir qualifier les « bistros » de conservateurs, car s'ils ne tiennent guère à conserver l'argent des autres, ils font tout le geste auguste de conserver leur propre « zinc ».

» C'est un des traits les plus étranges de notre époque, et qui plongera sans doute dans la stupeur les observateurs de l'avenir, que la nation confie l'instruction et l'éducation de ses enfants à des hommes qui ont juré de saper les fondements mêmes de la société et de détruire l'idée de patrie. Imagine-t-on un citoyen confiant sa caisse à un autre citoyen qui se déclareraient irréductiblement hostile à toute idée de propriété?

» Guido de Montefeltro, dans la bolge des conseillers perfides, expie le conseil frauduleux qu'il a donné à Boniface VIII : Promettez beaucoup et tenir peu te fera triompher.

» Les politiciens d'aujourd'hui ne trouveront jamais une meilleure devise. Il semble que l'activité de la plupart d'entre eux ait trouvé dans cette brève formule son expression parfaite : ils s'engagent à nous offrir la lune sur un plat d'argent, avec autant de sérénité que s'ils avaient notre satellite dans leur poche. Cela s'appelle, en style courant, faire de la surenchère démagogique. Ici encore il y aurait quelques cruelles répliques d'Aristophane à épingler sur les pages de la *Divine Comédie*.

» Mais le crime le plus abject des politiciens, — et il n'est pas besoin de dire que ce mot ne désigne nullement tous ceux qui s'occupent des affaires publiques, — c'est qu'ils sont des semeurs de discorde.

» On pourrait, il est vrai, les envoyer frirer dans la poix bouillante avec les concussionnaires de la cinquième bolge; car nombreux sont ceux qui parmi eux trafiquent de leur influence, et la philosophie du pot de vin représente la partie la plus solide de leurs convictions.

» Le supplice qui cependant leur convient le mieux, c'est celui de Mosca dei Lambertini et du troubadour Bertrand de Born qui, pour avoir divisé les hommes, était divisé lui-même : il portait sa tête coupée à la main, comme on porte une lanterne, et quand il voulait parler il lui fallait lever le bras avec sa tête au bout...

» Symbole sanglant et réaliste, où toute une politique est figurée par une violente image : la politique à jamais maudite de ceux qui ont dressé les Français contre les Français, qui, à l'aube du XX^e siècle, ont mobilisé des soldats pour chasser des moines et des religieuses, et qui aujourd'hui encore, après la plus effroyable guerre que l'humanité ait jamais connue, se refusent à apprendre ou à oublier quoi que ce soit et semblent avoir gardé ce mot d'ordre : périsse la patrie pourvu que triomphe « notre République », la république des camarades, où nous sommes assurés d'avoir toutes les places et tout de suite...

» Pourquoi donc faut-il que le génie de Dante ne puisse revivre? Quel gibier de potence ne s'offrirait pas de toutes parts au maître sublime de la colère!

* * *

Je n'ai rapporté ici que quelques-unes des notes dont l'Anonyme parisien avait surchargé les pages de la *Divine Comédie*. Il m'eût été facile de continuer à transcrire des citations : mais cela risquerait de devenir fastidieux.

Mon commentateur ne s'était pas contenté de peupler l'enfer, il avait encore distribué quelques-uns de nos contemporains sur les degrés du purgatoire et dans les sphères du paradis. Mais il s'était montré beaucoup plus timide pour sauver les hommes d'aujourd'hui que pour les damner.

Je soupçonne que cette attitude assez peu charitable est simplement due à ce fait qu'il est beaucoup plus amusant de distribuer des critiques que des louanges; et le fouet demeurera toujours un instrument beaucoup plus amusant que l'encensoir.

Et cependant que de belles pages, vibrantes d'enthousiasme, l'Anonyme parisien n'aurait-il pas dû écrire sur les saints de l'heure présente, depuis une petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui, pour répandre plus vite des roses sur le monde, semble avoir bousculé toutes les lois des canonisations, jusqu'aux plus humbles femmes dont la vie n'est que sacrifice et dévouement et jusqu'à ces ouvriers obscurs, que nous ignorons trop, et qui, dans des milieux hostiles à leur foi, sans craindre les brimades ni le ridicule, montrent que la flamme sacrée de l'apostolat est impérissable, cette flamme que l'Esprit de Dieu alluma jadis dans l'âme de douze pauvres gens de la Galilée qui ont révolutionné le monde et transformé l'empire des Césars.

Mais je pense que l'Anonyme parisien s'était senti indigné d'une tâche aussi haute et qui dépassait d'une façon aussi évidente la médiocrité de son esprit. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il s'était peint lui-même dans une note au quatrième chant du *Purgatoire*, le chant des négligents, où le Florentin rencontre cet aimable humoriste de Belacqua, assis derrière un rocher, dans la posture d'un homme qui s'est laissé tomber par indolence, les genoux entre les bras, et faisant glisser comme avec peine, lorsqu'il veut observer quelque chose, son regard le long de ses cuisses : « La paresse, écrit Dante, semble être sa propre sœur ».

L'Anonyme parisien avait commenté : Fasse le ciel que cette place de Belacqua, le négligent, me soit un jour réservée. Mon salut éternel sera assuré, ce qui est l'essentiel, et je n'aurais certes pas volé ce châtimement, moi qui, hélas, ai de l'action une horreur profonde et qui me contente de promener mes yeux amusés sur le vaste monde pour y découvrir des thèmes à ma facile et banale ironie, qui ne sert absolument à rien...

Il me semble que cet Anonyme ne se connaissait pas si mal!

ALEXANDRE MASSERON.

AVIS IMPORTANT

Il ne sera plus donné suite aux demandes d'envoi d'exemplaires de la « Revue catholique des Idées et des Faits » non accompagnées du coût des numéros demandés.

Le dessin français du XIII^e au XVI^e siècle

Les dessins, a-t-on dit, sont les confidences des maîtres. Un dessin, en effet, n'est pas seulement une œuvre que l'on peut considérer en soi. Il est bien souvent le premier état d'une pensée, le premier jet et le plus pur parfois, de l'imagination créatrice.

Le dessin, c'est le style mis à nu. Il ne dit pas tout, mais ce qu'il dit, il le dit avec un accent que l'œuvre poussée ne comporte plus.

On ne comprend, on ne distingue jamais aussi bien l'originalité d'un artiste que dans ses dessins. Pour suivre d'autre part l'évolution des styles, marquer les influences subies, rien de plus précieux rien de plus immédiatement lisible, que ce langage « en clair ».

C'est pourquoi nous accueillons toujours avec un plaisir particulier la parution d'un de ces recueils qu'ils soient consacrés aux dessins d'un maître, ou à ceux de toute une époque.

Celui que vient de faire paraître M. Pierre Lavallée aux éditions G. Van Oest, a pour objet l'étude du *Dessin français du XIII^e au XVI^e siècle*, c'est-à-dire de son origine au moment qui va marquer son plein épanouissement. Il s'agit donc ici non pas seulement d'une époque, mais d'une période entière de l'histoire du dessin en France, période particulièrement intéressante, parce qu'elle nous permet d'étudier dans leur succession, les influences diverses auxquelles le dessin français fut soumis, et auxquelles il sacrifia, avant que d'imposer à son tour son style, sa manière et son esprit.

On peut considérer en effet que des quatre siècles passés sous revue, le XIII^e seul peut être envisagé du point de vue de l'art, comme magnifiquement et spécifiquement français. Ce siècle qui marque l'apogée du style gothique et de la pensée du moyen âge, est aussi celui où les architectes et statuaires français, parcourant l'Europe entière, édifient partout des églises et des sanctuaires, à l'image des monuments magnifiques, dont ils ont parsemé la terre de France.

Cette efflorescence et ce rayonnement se continuent au XIV^e siècle, mais au moyen d'instruments, et à l'intervention d'artistes, dont il serait difficile de dire qu'ils sont essentiellement et uniquement de France, puisqu'aussi bien, la plupart d'entre eux sont issus de Flandre.

Dans le moment que Paris, Bourges et Dijon, représentent pour l'Europe les centres incontestés de la culture et du luxe, ils le doivent non seulement aux circonstances politiques, mais au fait qu'attirés par les largesses et la protection de princes éclairés et amis des arts comme le furent Charles VI, Jean de Berry et Philippe de Bourgogne, les artistes flamands s'y sont fixés en nombre sans cesse grandissant. S'il est juste de continuer de parler d'art français à cette époque, il n'en est pas moins exact de dire que la qualité de cet art et les caractères particuliers qu'il présente sont dus, pour la plus grande part, à cet afflux septentrional. Les historiens français ont bien tenté de minimiser l'importance de cette intervention. L'étude des faits et des œuvres les ont obligés peu à peu à introduire et accepter la notion d'un art franco-flamand.

Aussi bien, il ne s'agit point tant ici de servir des revendications nationales, que de retracer avec le plus de précision possible les grands courants de l'art. Qu'il s'agisse de l'art français, de l'art italien, de l'art flamand, ou de tout autre, on peut voir à certains moments le fléau de la balance osciller, et l'apport étranger s'égaliser au fonds national, quand il ne va pas jusqu'à l'emporter sur lui.

Celui qui ne veut apporter à l'étude de ces phénomènes l'objectivité nécessaire, ne peut prétendre à faire progresser l'histoire et la science de l'art.

C'est ainsi qu'on voit encore à chaque instant les passions

s'allumer, et des débats menés au moyen d'arguments spécieux, là où, la simple confrontation des faits devrait entraîner l'évidence.

Pareil reproche ne peut être adressé à M. Pierre Lavallée, et l'agrément de son ouvrage est précisément qu'il apporte à l'examen des faits une entière objectivité.

C'est en suivant son exposé, et en le rapprochant des dessins reproduits, que ces lignes maîtresses, ces courants qui partagent l'art français, nous apparaissent et que nous pouvons formuler des conclusions comme celles qui précèdent.

* * *

Français donc, pleinement français au XIII^e siècle, avec des exemples malheureusement peu nombreux, et dont les plus importants se rencontrent dans le fameux album de *Villard d'Honnecourt*, le dessin de France est au XIV^e sollicité et influencé d'une part par l'art siennois, qui trouve à Dijon, un de ces centres de pénétration, de l'autre par l'art flamand qui lui délègue ses artisans, comme les Beauneveu, les Jacquemart de Hesdin, les Malouel et les Limbourg.

Le Parenté de Narbonne, dont l'attribution par M. Lavallée à Jean d'Orléans, pourrait être contestée, est un des monuments les plus considérables du dessin français à la fin du XIV^e siècle. On y distingue fort bien les influences précitées : l'influence siennoise de Duccio principalement par cet afflux soudain du pathétique qu'on y découvre.

Le Saint-Jérôme de l'atelier de Pol de Limbourg par la profession et le réalisme des détails, marque mieux au contraire l'influence flamande.

C'est à réaliser l'équilibre entre le sentiment et la vérité, que le dessin français à vrai dire va s'appliquer, et qu'il trouvera sa figure originale. Le goût et la mesure sont des qualités essentiellement françaises; l'art français n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il se maintient dans cette zone tempérée.

Si le génie français n'est guère un inventeur de thèmes, il sait, par contre, tirer un excellent parti de ceux que lui proposent les génies étrangers.

Il se compose au XIV^e siècle un art fait d'émotion et de charme, de grâce légère jointe à une grande solidité dans la construction.

Au XV^e siècle, sous l'influence toujours plus prononcée du réalisme flamand, en la personne de Jean Van Eyck notamment et des grands artistes à la solde des ducs de Bourgogne, il y adjointra le souci d'être vrai.

Les portraits peints et dessinés d'un Jean Fouquet sont peut-être le plus heureux moment de cette pénétration, de cette fusion de deux génies.

Alors que dans le sud de la France, l'influence du réalisme flamand conduit à de véritables excès dans l'expression, témoins les œuvres de Nicolas Froment, elle trouve chez un Fouquet à s'allier exactement à ce sens de la mesure et à cet esprit de finesse, qui confère à un portrait comme celui de Juvénal des Ursins, son plein et précieux équilibre.

Jean Fouquet, dont il est regrettable que l'on ne possède pas plus de dessins, car ceux qu'on voit de lui ou que l'on croit du moins pouvoir lui attribuer sont des chefs-d'œuvre, est sans conteste le plus grand dessinateur français du XV^e siècle et son « portraiteur », en chef. Il en serait aussi le plus grand artiste s'il n'y avait Simon Marmion et Jean Perréal.

On possède peu de dessins de ces deux derniers artistes. De Jean Perréal, il n'en reste même aucun que l'on puisse identifier à coup sûr. Il devait cependant être fort expert dans cet art, car nous tenons de Léonard de Vinci lui-même, qu'il emprunta à Perréal, au cours du voyage que celui-ci fit en Italie, en compagnie de Louis XII, dont il était le portraitiste attiré, le secret

du procédé du dessin aux crayons de couleur qu'il avait inventé.

Cette disparition des dessins tracés par Perréal est d'autant plus fâcheuse que cet artiste représente le trait d'union entre Fouquet et Jean Clouet qui devait, au siècle suivant, reprendre si glorieusement la succession du peintre de Charles VII, l'inventeur ou presque du portrait dessiné, qui devait connaître une telle vogue.

Si le XV^e siècle marque dans l'art français l'apogée de l'influence flamande, le XVI^e, lui, va être entièrement pétri d'italianisme.

On est en droit de se demander si le brillant vainqueur de Marignan n'eût pas fait mieux et se contentant de ramener dans ses bagages les œuvres d'art de la Renaissance italienne, et en n'y adjoignant point les artistes italiens eux-mêmes.

La fondation de l'école de Fontainebleau, n'est peut-être pas ce que François I^{er} a fait de mieux pour favoriser l'art dans un pays.

La rupture nette que les maîtres de Fontainebleau, les Rosso et les Primaticcio provoquent d'avec la tradition médiévale qui se faisait encore sentir en France, n'a guère donné de résultats heureux chez les disciples qui les ont suivis. Les Jean Cousin, les Étienne Delaune, les Antoine Caron ne furent guère que des épigones. Seul, un Geoffroy Dumoustier sut donner de cet art un peu superficiel et théâtral, tant d'habileté et de science, une version Lumaine, familière, sincère, française en un mot.

Chez Jean Clouet, au contraire, qui ne fit que subir indirectement et par personne interposée l'influence de l'art italien, la transmutation s'est faite par des voies plus naturelles et plus sûres.

Alors qu'il fallut à l'ensemble des artistes français près d'un siècle pour que soit assimilée entièrement la leçon italienne, Clouet, on peut dire les Clouet, car François reste attaché de fort près à Jean, en eurent raison avec une facilité remarquable.

Est-ce instinct, est-ce volonté lucide, il est certain en tout cas que Jean Clouet, — Janet, — trouve dans ses origines qui le rattachaient à l'art franco-flamand du XV^e siècle, c'est-à-dire à ce réalisme tempéré que nous avons défini plus haut, la force de résister à l'impétuosité d'un courant, qui renversait autour de lui toutes les digues. Si Jean Clouet se montre sensible à l'esprit du siècle, si l'on peut, à bon droit, découvrir dans son œuvre l'apport italien, celui-ci ne fait pas osciller le fléau plus qu'il ne convient. Jean Clouet, comme Jean Fouquet, sut *raison garder*. Son œuvre est une œuvre française, nous dirions volontiers occidentale.

Il semble que sur cette ligne idéale qui, partie du nord, en pays flamand, coupe la France en son milieu et se poursuit en passant par Dijon, à travers la Provence pour aboutir en Italie, on puisse placer tout ce qui a été produit de plus parfait dans l'art des XIV^e, XV^e et XVI^e siècles dans cette période que l'on pourrait appeler, s'il la fallait désigner selon l'esprit, et la puissance du rayonnement intérieur, la période bourguignonne de l'art. Il y a eu là, en puissance ou virtuellement, un climat-type, une atmosphère artistique, dont il ne serait pas difficile, avec un peu de soins de déterminer exactement la teneur et la vertu.

Dans ce climat-type, sur cette ligne idéale, on verrait à situer après les artistes franco-flamands du XIV^e siècle, après les Beau-neveu, les Jacquemart de Hesdin, les Malouel, les Frères de Limbourg, Jean Fouquet, Simon Marmion, Jean Perréal, les deux Clouet, après ceux-ci ce maître au monogramme I. D. C., si manifestement placé sous l'influence flamande, biens que si français dans l'esprit, ce Lagneau aussi, qui semble, au XVI^e siècle, continuer Fouquet, ces petits maîtres enfin de la seconde école de Fontainebleau, comme un Dubreuil, ou un Étienne du Pérac, sensibles à l'influence italienne mais qui la subissent surtout à travers les transpositions que lui font subir les paysagistes italo-flamands, tels les Paul Bril et les François Stella.

Flandre, Italie. C'est en empruntant à l'une et à l'autre, en s'inspirant du réalisme flamand, et du dynamisme italien, en

tempérant la poésie par la raison, et l'observation par le souci de composer, que l'art français a donné sa fleur durant la période envisagée.

On pourrait même avancer, que plus haut encore, il a continué d'en être ainsi. A bien interroger les œuvres, les plus grands noms de l'art français, de la peinture tout au moins, aux XVII^e et XVIII^e siècles, pourraient en effet prendre place sur la liste un Claude Lorrain, un Watteau, un Fragonard, un Latour.

L'art en France, si l'on en excepte celui du premier moyen âge qui fut vraiment créateur, ne donne jamais que pour autant qu'il a d'abord reçu. Il est un transformateur et un adaptateur merveilleux, mais il ne fournit que rarement la matière première.

Il n'y a là aucune infériorité, car la primauté du goût et de la raison, en vaut bien une autre.

Ce qui importe en l'espèce, c'est de reconnaître que l'art en France, durant la plus grande période de son histoire, n'a cessé d'être exposé à ce double courant, l'un descendant du nord, l'autre montant du sud. Il est assez difficile de départager l'un de l'autre, quant aux bénéfices que l'art français a pu retirer de ces deux influences. Il semble cependant que l'italianisme dans l'ensemble n'ait pas agi aussi favorablement que l'a pu faire le réalisme flamand. Mais il faudrait instituer un long et minutieux parallèle, pour le démontrer pleinement.

Nous avons pu voir que l'école de Fontainebleau, avec ses profs italiens, n'avait donné que des résultats médiocres.

De même l'arrivée à Paris, au siècle suivant du cavalier Bernin, n'a pas donné ce que les promoteurs du « tour » escomptaient. Tout compte fait, les influences flamandes l'ont emporté en France au XVII^e siècle avec Rubens et ses disciples proches ou lointains, et cela, en dépit du verdict méprisant prononcé par Louis XIV au sujet des « magots » de Teniers.

Il est vrai que Rubens et l'art flamand à cette époque, c'est tout de même un peu l'art italien. Ce qui prouve, qu'il ne faut pas se hâter de juger.

Il se livre, en ce moment, en France et hors de France, une lutte acharnée autour du baroque. On voit plusieurs historiens et critiques d'art français regretter que leur pays n'ait point pris sa part dans ce péché éminemment italien, auquel pour ce qui nous concerne, nous avons si généreusement participé. En passant en revue leurs arguments, nous aurons prochainement l'occasion de revenir sur cette question des « influences » qui semble commander en ce moment aux préoccupations de la critique.

Ce point de vue en vaut bien un autre. Il a en tous cas l'avantage de nous ouvrir des horizons de plus en plus vastes.

MARCEL SCHMITZ.

Le rêve de Bolivar

Il y a un siècle, le 17 décembre 1830, un petit groupe d'amis fidèles, parmi lesquels un évêque, plusieurs généraux et d'autres autorités militaires et civiles, étaient réunis autour d'un moribond, à la campagne, non loin de Santa Marta, sur la côte nord de l'Amérique du Sud. Le moribond était Simon Bolivar. Onze ans auparavant, jour pour jour, à Angostura sur l'Orénoque, il avait appelé à la vie la république de Colombie, vaste territoire s'étendant de l'Orénoque à Guayaquil. Entretiens il avait assuré l'indépendance de ce pays à l'égard de l'Espagne et libéré le Pérou et le Haut-Pérou (qui porte maintenant le nom de son libérateur : Bolivie), devenant ainsi le fondateur de trois nations qui devaient, plus tard, en former six par le partage de la Colombie en Vénézuéla, Nouvelle-Grenade (l'actuelle Colombie), Equateur et (tout récemment) Panama.

Ce n'avait pas été une tâche aisée. Avec peu ou pas de ressources, sans le soutien encourageant des peuples mêmes qu'il s'efforçait de libérer, contrarié souvent par des généraux ambitieux, il avait poursuivi son but — l'élimination du système monarchique et du contrôle espagnol de tout le continent sud-américain — avec une unicité d'objectif sans parallèle dans l'histoire et qui lui valut, encore de son vivant, le titre mérité de « Libérateur » de la part des républiques qu'il appela à la liberté, et, très peu de temps après sa mort, les acclamations du monde entier. Pendant qu'il combattait pour leur liberté, les représentants des diverses républiques lui avaient confié des pouvoirs dictatoriaux, mais il avait énergiquement refusé de les conserver, malgré les plus vives insistances, plus longtemps que ne l'exigeaient les nécessités militaires.

Et maintenant, le voilà étendu sur son lit de mort, d'une mort hâtée par l'ingratitude et la trahison de généraux ambitieux qu'il avait favorisés et qui, alors que la liberté était acquise, luttaient jalousement pour le pouvoir refusé avec désintéressement par le Libérateur. Mais il n'y avait ni rancœur ni amertume dans l'âme de Bolivar, à preuve la proclamation qu'il lança huit jours avant de mourir et qui en était comme une anticipation :

Colombiens! Vous fûtes témoins de mes efforts pour établir la liberté là où régnait autrefois la tyrannie. J'ai travaillé avec désintéressement, abandonnant ma fortune et même ma tranquillité. J'ai quitté le pouvoir quand je fus persuadé que vous n'aviez plus confiance dans mon désintéressement. Mes ennemis ont abusé de votre crédulité et piétiné ce que j'ai de plus sacré, la réputation de mon amour pour la liberté. J'ai été victime de mes persécuteurs qui m'ont conduit aux portes du tombeau. Je leur pardonne.

En vous quittant, mon amour me suggère de vous exprimer mes derniers souhaits. Je n'aspire à aucune autre gloire que la consolidation de la Colombie; tous doivent travailler à réaliser la bénédiction inestimable de l'Union. Les peuples, en obéissant au gouvernement actuel afin de se libérer de l'anarchie; les ministres, de l'autel en adressant au ciel de ferventes prières; les soldats, en se servant de leurs épées pour défendre les garanties sociales.

Colombiens, mes derniers vœux sont pour le bonheur de votre patrie. Si ma mort peut contribuer à la cessation des luttes intestines et à la consolidation de l'Union, je descendrai tranquillement dans la tombe.

* * *

Ce n'était pas un homme ordinaire! Si jamais il y eut un patriote, c'était lui! D'ailleurs, son rêve ne s'était-il pas réalisé? Quel était donc cet homme qui fit tant, en si peu d'années, et malgré les plus grands obstacles?

Simon Bolivar naquit à Caracas, le 24 juillet 1783. Son père mourut quand il était encore fort jeune et sa mère, avant qu'il n'atteignît sa seizième année. Son oncle et tuteur l'envoya, alors, à Madrid pour parfaire son éducation. Au Mexique, qu'il visita en cours de route, et à Madrid, il fut traité d'une manière propre à sa situation sociale. En 1801, il séjourna à Paris, où Napoléon était premier consul, mais il retourna à Madrid la même année pour y épouser une jeune dame espagnole. Ils partirent ensemble pour son pays natal, où la jeune femme mourut dix mois après y être arrivée de sorte que, à moins de vingt et un ans, Bolivar avait perdu son père, sa mère et sa femme. La vie lui parut vide, et rien d'étonnant dans sa décision de quitter immédiatement sa patrie pour apaiser son chagrin par l'étude et les voyages à l'étranger.

La fin de 1803 le retrouve à Madrid. Il réside ensuite pendant quelque temps à Paris, pour finir par une promenade en Italie, s'arrêtant à Milan, Florence, Venise, Rome et Naples. A Rome, il fit le vœu solennel de libérer son Vénézuéla natal. D'Italie il alla aux Etats-Unis et après s'être arrêté à Boston, New-York, Philadelphie et d'autres villes, il arrivait à Caracas à la fin de 1806. Très rapidement il fut une des têtes du mouvement en faveur de l'indépendance. Il fut l'un des premiers représentants diplomatiques envoyés à l'étranger par un gouvernement indépendant en Amérique espagnole, sa mission étant de trouver de l'assistance à Londres. Un traité d'alliance entre l'Espagne et l'Angleterre rendit vains ses efforts; il retourna au Vénézuéla, ayant convaincu le général Francisco Miranda de l'accompagner.

Quelle merveilleuse base ces voyages en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, au Mexique, aux Etats-Unis, ont-ils dû fournir à Bolivar quand il se donna pour tâche de libérer

son pays! Dès le début de sa carrière de libérateur, il avait rêvé de l'indépendance du Vénézuéla, il avait rêvé de l'indépendance de toutes les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud comme étant le chemin le plus sûr vers l'indépendance vénézuélienne, et il avait rêvé de l'Union de toutes comme étant le chemin le plus sûr vers l'indépendance de toutes.

La route était ouverte pour la réalisation de la première partie de ses rêves quand, le 5 juillet 1811, un Congrès de représentants de sept provinces du Vénézuéla proclama leur indépendance et adopta un drapeau national. Les mois suivants trouvèrent Bolivar luttant côte à côte avec le général Miranda contre les royalistes espagnols. La campagne avec l'infortuné Miranda, bien que ne conduisant pas directement à l'achèvement du premier de ses buts, lui donna la formation militaire nécessaire pour compléter ses études et ses observations à l'étranger et contribua à fixer l'attention sur lui comme sur le chef en vue après la reddition de Miranda.

Obligé de fuir à la suite de cette reddition, Bolivar arriva finalement à Cartagène, une ville de la Nouvelle-Grenade, et, le 12 décembre 1812, il publia un memorandum au Congrès de Nouvelle-Grenade, appelant au secours pour reconquérir la liberté de son pays natal sur la base de l'identité de la cause du Vénézuéla avec celle de tout le continent sud-américain. Il avait, avant cela, offert ses services au Congrès et celui-ci les ayant acceptés, il avait, comme colonel, attaqué et capturé une importante place-forte royaliste à Ténérife, succès qui lui avait valu le commandement suprême de sa propre armée. De nouveaux succès, par la conquête du Haut-Magdalena, amenèrent le Congrès de Nouvelle-Grenade à prêter l'oreille à ses arguments en faveur de la liberté du Vénézuéla comme essentielle au maintien de la liberté de la Nouvelle-Grenade elle-même et à lui permettre d'occuper les provinces sud-ouest du Vénézuéla.

En moins de nonante jours, il reconquit tout l'ouest du Vénézuéla et il fut reçu à Caracas avec les plus grands honneurs! Il est tout à fait caractéristique de l'homme que, au milieu de ses honneurs, il fit la première déclaration publique affirmant qu'il n'ambitionnait aucunement le pouvoir politique :

Le libérateur du Vénézuéla renonce pour toujours et décline irrévocablement d'accepter n'importe quelle charge si ce n'est le poste dangereux à la tête de nos soldats pour la défense du salut de notre pays.

Lé titre de *Libérateur*, pour le dire en passant, il ne se l'était pas arrogé par arrogance mais lui avait été accordé, en général, à cause de ses actes bien qu'il puisse être né de son habitude de dater les proclamations de ses victoires en insérant le mot « libérée » après le nom de la ville délivrée.

* * *

L'année 1813 fut mémorable par les victoires de l'armée de l'indépendance. Le dernier jour de cette année-là, Bolivar publia un autre de ces documents inoubliables dans lequel il formula son idée au sujet de l'Union entre la Nouvelle-Grenade et le Vénézuéla. Il y insiste à nouveau sur son idée de solidarité pan-américaine dans les termes suivants :

Il est nécessaire que notre pays soit suffisamment fort pour résister avec succès aux agressions que pourraient concevoir des ambitions européennes; et cette puissance colossale, qui doit s'opposer à une autre grande puissance, ne peut être formée que par l'Union de toute l'Amérique du Sud en un corps national, de façon qu'un seul gouvernement puisse user de ses grandes ressources pour un but unique, celui de résister avec toutes les agressions extérieures, tandis qu'à l'intérieur une coopération mutuelle de tous, toujours plus intime, nous conduira au sommet de la puissance et de la prospérité.

Une série de victoires au début de l'année suivante, fut suivie par des revers causés par une épidémie de petite vérole dans l'armée, par la jalousie d'autres officiers de l'armée patriote et par l'arrivée, au Vénézuéla, d'une grande armée espagnole bien équipée. Battu mais non conquis, Bolivar déca de démissionner et s'embarqua pour la Jamaïque, où il arriva en mai 1815. C'est de là que date sa fameuse « Lettre de Jamaïque », où il détaille les raisons pour lesquelles il n'est pas partisan de monarchies américaines. Ce faisant, il montre clairement que son idée d'union ne fondait pas les républiques dans un super-Etat. Il écrit :

Un Etat trop grand par lui-même ou par la raison de ses dépendances tombe finalement en décadence et change sa liberté en une nouvelle tyrannie, relâche les principes qui le préserveraient et finit par évoluer en un despotisme. La caractéristique des petites républiques est la permanence; celle des grandes est variée, mais tend toujours vers un empire.

La même idée revient toujours dans la correspondance de Bolívar, que ce soit en temps de victoire ou en temps de défaite. Par exemple, peu de temps après la deuxième défaite de La Puerta, il adressa une lettre à Pueyrredon, le directeur suprême des provinces de River Plate, dans laquelle il disait :

Le Venezuela pleure en ce moment, mais demain, couvert de lauriers, il aura exterminé le dernier des tyrans qui profanent encore son sol. Il vous invitera alors, à une association unique de manière à ce que notre devise puisse être : « Unité en Amérique du Sud ». Tous les Américains ne devraient avoir qu'une seule patrie.

Un des éléments requis pour l'édification de la République de Colombie — le rêve de Bolívar — était l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, et celle-ci fut finalement assurée par la victoire décisive remportée, malgré d'incroyables obstacles, le 7 août 1819, à Boyaca. Bolívar retourna immédiatement au Venezuela et là, à Angostura, le 17 décembre 1819, le Congrès décrétait la création de la Colombie par l'Union du Venezuela, de la Nouvelle-Grenade, de Quito (l'Equateur actuel) dans une seule République. Bolívar fut élu Président; un Vice-Président fut élu pour le Venezuela et un autre (le général Santander) pour la Nouvelle-Grenade. L'organisation de Quito fut remise jusqu'après l'entrée dans la ville de l'armée libératrice.

La bataille de Boyaca assura l'indépendance de la Nouvelle-Grenade, la deuxième bataille de Carabobo, le 24 juin 1821, assura l'indépendance du Venezuela, et la bataille de Ayacucho, le 9 décembre 1824, mit pratiquement fin à la guerre pour l'indépendance des républiques sud-américaines. Il ne restait à Bolívar qu'à proclamer l'indépendance du Haut-Pérou, le 16 mai 1825. Il avait ainsi atteint son deuxième objectif, la deuxième partie de ses rêves. Il n'avait pas attendu ce résultat pour poursuivre la réalisation de son troisième but, l'union de l'Amérique espagnole. Dès 1815, dans sa « Lettre de Jamaïque », il avait écrit ces paroles prophétiques :

Comme ce serait beau si l'isthme de Panama devenait pour nous ce que celui de Corinthe était pour les Grecs! Fasse le Ciel que nous

puissions un jour tenir là un Congrès des représentants des républiques, royaumes et empires, pour discuter et étudier les grands intérêts de paix et de guerre avec les nations des trois autres parties du monde!

Peu après la deuxième bataille de Carabobo, il envoya des missions diplomatiques aux nouvelles républiques du continent : une au Pérou, Chili et Buenos-Ayres; une autre au Mexique; une autre en Amérique centrale. Les instructions aux trois envoyés étaient identiques et renfermaient ces paroles au son bien moderne :

Je vous répète que, de tout ce que j'ai dit, il n'y a rien d'aussi important, pour le moment, que la formation d'une Ligue vraiment américaine. Mais cette confédération ne doit pas consister simplement en une alliance ordinaire pour l'attaque et pour la défense; elle doit être plus étroite que celle formée récemment en Europe contre la liberté des peuples.

Il est nécessaire que notre société soit une société de nations sœurs, divisées pour le moment dans l'exercice de leur souveraineté, à cause de la marche des événements humains, mais unie, forte et puissante, afin de se soutenir les uns les autres contre toute agression de puissances étrangères.

Il est indispensable que vous ne cessiez de montrer la nécessité d'établir immédiatement les bases d'un corps ou d'une assemblée amplyonique de plénipotentiaires pour promouvoir les intérêts communs des Etats américains, pour régler les différends qui pourraient surgir entre des peuples qui ont des coutumes semblables et des mœurs identiques et qui, par l'absence d'une telle institution sacrée, pourraient en arriver à se faire des guerres pareilles à celles qui ont détruit des régions moins fortunées.

Les traités négociés par ces trois ambassadeurs avec le Pérou, Chili et Buenos-Ayres en 1822, avec le Mexique en 1823, et avec l'Amérique centrale en 1825, prévoyaient un Congrès à Panama en 1826. Malheureusement la campagne de Bolívar dans le Haut-Pérou et les désordres subséquents au Venezuela et dans la Nouvelle-Grenade l'empêchèrent d'assurer le succès complet de ce Congrès de Panama, troisième et dernière partie de ses rêves. Mais quiconque étudie l'œuvre des nombreuses conférences d'Etats américains réunies sous les auspices de l'Union Panaméricaine, ne peut manquer de se rendre compte que le rêve de Bolívar s'est enfin réalisé...

HERBERT F. WRIGHT,

Professeur de droit international
à l'Université catholique de Washington.

(Traduit de l'anglais)

Les idées et les faits

Chronique des idées

Inauguration de la chapelle commémorative du Cardinal Mercier

Ma tâche n'est pas ici de refaire la description, précise et élégante que nous a donnée de la chapelle et du mausolée M. le chanoine Francis Dessain dans notre numéro du 2 janvier, ni de répéter ici le compte rendu de la cérémonie d'inauguration du 3 février qu'a publié la presse quotidienne. Qu'il nous soit permis, pour payer le tribut de notre piété filiale à la mémoire de l'illustre fondateur de cette Revue, de redire simplement nos impressions et d'en dégager quelques utiles pensées.

Il n'y a guère que les proches et les amis du cardinal Mercier qui se soient joints à son vénéral successeur et aux dignitaires ecclésiastiques pour assister à l'inauguration du premier monument érigé à celui que le maréchal Foch appela « la plus grande figure de ce temps », Georges Goyau « ce grand vainqueur de la guerre » et Mgr Baudrillart « le Foch de l'ordre moral ».

Il ne faut pas se méprendre sur l'exiguité de cette assistance en la comparant à la foule qui se presse d'ordinaire à l'érection du plus banal mémorial des victimes de la guerre. Seule, une élite d'amis pouvait braver la rigueur de la température et la longueur inusitée de la cérémonie religieuse qui, commencée à 9 heures,

ne prit fin qu'à midi. Et l'émotion fut plus vive parmi nous de nous sentir membres de sa famille spirituelle, admis dans son intimité, et il nous semblait que nous étions l'avant-garde des immenses cortèges qui défilèrent dans l'avenir devant le grand géant.

De cette dédicace de la chapelle en l'église métropolitaine, de cette royale sépulture consacrée par l'art et la religion, ceux qui se souviennent, ceux qui admirent, ceux qui aiment doivent une profonde reconnaissance au cardinal Van Roey, dont la noblesse d'âme est à la hauteur de ses fonctions, au chanoine Francis Dessain, fidèle gardien de la flamme sacrée du souvenir.

Le Cardinal aura tressailli dans sa tombe en nous voyant accourir à sa chapelle, pour célébrer son immortelle grandeur et nous recommander à sa prière. Il aura tressailli de joie à la pensée que son successeur dédiait ce sanctuaire à Marie Médiatrice si chère à sa dévotion et déjà popularisée par son zèle entrepreneurial.

C'est un rite particulièrement émouvant et grandiose que la consécration de l'autel, partie principale de la consécration de l'église. Il n'en est pas qui réalise avec plus de force la transfiguration de la matière et qui la surnaturalise en quelque sorte. Cette table du sacrifice, avec la pierre auguste qui y est encastrée, est exhauscée jusque dans le domaine du divin. Pierre vénérable qui pour devenir le calvaire mystique, reçoit les onctions avec l'huile des catéchumènes, puis avec le saint chrême sur les cinq

croix, renferme les précieuses reliques des martyrs qui y sont scellées, et, par sept fois, est inondée des flots d'encens. Et la liturgie s'accompagne de splendides oraisons, de préfaces, de psaumes, d'antiennes, de répons que traduisaient admirablement les beaux chants de la Schola du séminaire et la voix si harmonieuse et si juste du Cardinal officiant. Comme, après avoir vu et entendu se dérouler ce cérémonial et retentir ces accents, on comprend le respect que méritent nos autels.

On n'a pas dit assez la part considérable que le cardinal Mercier a prise au relèvement du culte dans sa métropole et, par une répercussion insensible, dans toute la Belgique. Il aimait les pompes religieuses, il officiait avec une majesté hiératique, il était vraiment le Grand-Prêtre médiateur entre le peuple et la Divinité, et quand il s'avancait de son trône à l'autel, quand sa haute stature se dressait devant tous, on sentait dans l'assistance que le Pontife pénétrait sous la nuée et s'entretenait avec Dieu des intérêts de son peuple.

Aussi, ils n'étaient pas rares les amateurs de liturgie et de musique sacrée qui, des divers points du pays, se rencontraient à Saint-Rombaut aux jours de particulière solennité.

* * *

Elle est belle, elle est radieuse la chapelle qui commémore dans sa cathédrale le Pontife et le Père des âmes. Sans doute, il a fallu y adjoindre une abside dont l'extérieur déparera, pendant longtemps, la façade de l'église où il fait tâche. Mais, enfin, pour célébrer la mémoire d'un homme hors-ligne, on se résigne aisément à une construction qui est hors-plomb.

L'intérieur est ravissant, les vitraux chantent le triomphe de la pensée thomiste dont Mgr Mercier fut le principal instrument choisi par Léon XIII; ils chantent aussi dans une série de médaillons la fécondité d'un épiscopat dont les plus marquants épisodes sont heureusement évoqués.

La grande scène du milieu représente saint Thomas enseignant sa doctrine à ses disciples, foulant aux pieds l'hérésie, tandis que dans le fond respandit le soleil, son symbole; aux quatre angles les signes iconographiques des quatre évangélistes. Deux médaillons du haut montrent, l'un, le docteur angélique aux pieds d'Albert le Grand, l'autre, le saint montant dans la gloire du ciel. Les deux médaillons du bas font voir : l'un, Léon XIII désignant de la main saint Thomas, l'autre, correspondant, Mgr Mercier professant au Collège de Louvain. En dessous, les armoiries de Léon XIII, Pie X, Benoît XV et Pie XI.

Cette belle verrière est surmonté de la *Sedes Sapientiae* qui est accostée par les patrons du Cardinal : saint Joseph et saint Désiré, au bas desquels figurent les armoiries de Mgr Mercier, Prélat de Sa Sainteté, et de Mgr Mercier, Cardinal.

Les vitraux latéraux commémorent la vie du Cardinal-Archevêque. Le latéral gauche représente d'un côté : le Sacre de Mgr Mercier, le Cardinal prêchant la retraite à ses prêtres; de l'autre côté : le Cardinal écrivant la célèbre Pastorale : *Patriotisme et Endurance*, avec dans le fond, la Bibliothèque de Louvain en flammes; le Cardinal célébrant la Messe sur le plateau de Koekelberg, le 29 juin 1919, en présence du Roi et de la Reine. Ce vitrail est surmonté de la représentation symbolique de la Foi par un ange, de l'Espérance par l'ancre, de la Prudence par le serpent, de la Force par le lion.

L'autre vitrail latéral, celui de droite rappelle, au côté gauche : le Cardinal au Concile provincial de Malines, siégeant entre Mgr Wafelaert, évêque de Bruges et Mgr Van Roey, alors vicaire-général; le Cardinal recevant, le jour de son jubilé sacerdotal, le Roi et la Reine sous le porche de Saint-Rombaut. Côté droit : le Cardinal bénissant les enfants, le Cardinal présidant à la reconnaissance des reliques de saint Rombaut. Ce vitrail est surmonté d'un ange qui figure la charité envers Dieu et de saint Martin découpant son manteau militaire pour en couvrir un mendiant, image de la charité envers les hommes. Dans le bas, la balance de la Justice et la main de la Tempérance maîtrisant un cheval.

Ces vitraux me semblent réunir deux qualités assez rarement rencontrées : la richesse d'un coloris chatoyant et la translucidité. Ils font honneur au maître verrier d'art, M. Vosch, qui les a dessinés et exécutés, en usant de beaux verres antiques sans surcharge de peinture, en obtenant par le morcellement en petites scènes sur fond de rinceaux une extrême variété dans la coloration.

La mosaïque trilobée est le triomphe de Marie, médiatrice, où l'on a justement représenté parmi les fidèles la généreuse donatrice, M^{me} Edgar-John Fellowes, pour associer l'Amérique à la

Belgique dans la reconnaissance mondiale. Il faut demander à la mystérieuse lumière du couchant de révéler à l'œil les tendres colorations de ces marbres si habilement ajustés.

Avec cette splendeur riante contraste la masse sombre du sarcophage de marbre noir, sobrement orné d'arcatutes, recouvert d'une dalle de même matière sur laquelle s'allonge l'effigie du Cardinal gisant. Sous le mausolée reposent dans un caveau les ossements qui, au jour trois fois béni de la béatification, en seront exhumés, élevés de terre, suivant l'expression consacrée, pour être enfermés dans la cavité ou *loculus* du sarcophage lui-même.

Si l'on tient compte que le bronze se prête moins aisément au ciseau que le marbre, il n'y aura qu'une voix pour saluer en la personne du P. Ephrem-Marie à Reynia, capucin, un artiste frère par la pensée de Fra Angelico et dans le mausolée un chef-d'œuvre. C'est bien lui, avec son profil d'aigle, dans son attitude de contemplation.

C'est bien le Pontife dont la mort n'a pas arrêté la prière, qui a déposé à ses côtés le bâton de commandement, mais tient encore dans ses mains aux longs doigts effilés le crucifix et l'y laisse reposer, tandis que la tête se relève légèrement et que le regard se concentre dans une mystérieuse vision. A ses pieds, le livre de sa vie, large ouvert, ombragé de la branche du laurier des victoires.

L'artiste l'a bien vu : c'est ainsi qu'il fallait représenter celui qui fut un militant sans doute et combattit les combats du Seigneur dans l'arène de la philosophie, sur les remparts de la cité sainte, mais qui s'est dépassé lui-même, et s'est élevé aux sommets de la grandeur morale, par sa vie d'oraison et d'union à Dieu.

Corps émacié, enveloppe presque diaphane d'une âme dont la flamme a usé le fourreau : on le cherche presque tant il est réduit et comme spiritualisé.

On viendra devant ce monument méditer sur la véritable grandeur, celle qui survit au temps parce qu'elle fut foi humble et profonde, amour de Dieu et des âmes.

Heureux Cardinal! Il voit Dieu, Fontaine de l'être. Il connaît Dieu par intuition, tout le créé par reflet en lui. Il goûte l'éternel bonheur, le ravissement de la paix, l'épanouissement total de son être. Son âme se redonnera un jour, à la fin des temps, son corps dans l'intégrité, type et caractère, impassible, lumineux et subtil, pour le béatifier à son tour.

Grand Cardinal, nous voulons entrer dans votre sillage pour vous suivre et vous retrouver dans l'éternelle patrie.

J. SCHYRGENS.

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

Salle « PATRIA », 23, rue du Marais, Bruxelles.

Mardi 10 février 1931

à 5 heures



le R. P. SANSON

le plus grand orateur sacré de l'heure

fera sa troisième conférence sur

l'appel des « **Enfants du Siècle** »

CETTE CONFÉRENCE SERA RÉPÉTÉE

le jeudi 12 février 1931, à 8 1/2 heures.

SUJET :

« **Qui apaisera notre soif d'éternel et d'infini ?** »

Des cartes d'entrée pour cette conférence sont en vente, à la Maison Lauweryns, 36, Treurenberg, aux prix de 25 francs pour le mardi, à 5 heures, et 20, 15 et 10 francs pour la conférence du soir.

ALLEMAGNE

Les Mémoires du prince de Bülow

Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de reproduire ici les passages des mémoires du chancelier de Bülow ayant trait à la Belgique :

Rapport secret adressé le 2 décembre 1904 par M. de Schon, ministre plénipotentiaire, futur ambassadeur à Saint-Petersbourg et à Paris, délégué par les Affaires étrangères pour accompagner Guillaume II :

Au cours du voyage en Silésie, S. M. l'Empereur et Roi a daigné prendre l'initiative — après m'avoir prévenu qu'il s'agissait d'une affaire entièrement secrète — de me mettre longuement au courant des décisions qu'elle pourrait être obligée de prendre, si l'animosité de l'Angleterre contre nous et son intention apparemment de plus en plus sérieuse de s'opposer au développement ultérieur de notre flotte se transformaient en actes concrets, que nous serions forcés de considérer comme inamicaux. Dans ce cas, Sa Majesté jugerait indispensable de mettre fin par les armes à ces prétentions anglaises inouïes, et d'empêcher des manifestations hostiles sur nos côtes de la mer du Nord et de la Baltique par des mesures militaires importantes et rapides. Ce faisant, Sa Majesté serait contrainte de ne plus user des ménagements antérieurs envers les grands et petits voisins, ménagements qui d'ailleurs n'avaient pas été appréciés partout à leur juste valeur. Elle leur demanderait de répondre dans le plus bref délai à cette importante question : seraient-ils dans ce conflit nos amis et alliés ou se rangeraient-ils parmi nos ennemis ? Ces sommations seraient remises à Paris, à Bruxelles, à La Haye et à Copenhague en Danemark ; on occuperait quelques points stratégiques importants dans les détroits et sur leurs rives au moment où on remettrait la sommation. Ce pays invoquerait sa neutralité ; mais comme, pour la maintenir et la défendre, il ne dispose que de moyens piteux, elle est sans valeur ; de plus, elle est illusoire — Sa Majesté insista sur ce point — parce que, par principe, le Danemark autorise les navires de guerre étrangers à traverser les détroits et leur fournit des pilotes. J'observai que, ce faisant, le Danemark s'appuyait sur des engagements internationaux (les conventions du Sund), sur une tradition établie et des besoins matériels ; Sa Majesté objecta qu'il fallait précisément modifier cette séparation. On ferait immédiatement intervenir l'armée contre chaque pays qui ne se déclarerait pas pour nous nettement et immédiatement. Il y aurait à s'attendre à un acte d'hostilité de l'Angleterre et à considérer comme tel le moment où elle ferait revenir la flotte de la Méditerranée dans les eaux britanniques. Je demandai prudemment s'il ne faudrait pas compter avec la possibilité de l'inquiétude de la Russie voyant que nous occupions la terre et les eaux danoises, et si, sous l'influence concomitante de suggestions étrangères, ce pays ne pourrait se détourner de nous et être poussé dans les bras de l'Angleterre. Sa Majesté répliqua que ce danger était lointain, la Russie faisant la guerre en Extrême-Orient, guerre qui durerait probablement encore des années ; d'autre part, le vieil antagonisme entre la Russie et l'Angleterre avait été accru et aggravé par l'avance sournoise de la Grande-Bretagne au Thibet et le règlement des incidents du Doggerbank. Quelque temps après Sa Majesté revint sur la question du Danemark et déclara qu'il faudrait que ce pays se décidât d'une façon quelconque à se placer sous le protectorat allemand, d'abord par une alliance douanière, puis par des concessions militaires, en échange de quoi on lui garantirait l'intégrité de son territoire. L'Empereur et Roi userait des plus grands ménagements tant que vivrait le roi Christian. Il en irait autrement après sa mort. L'aide de camp général de Plessen m'exprima la même opinion pendant un dîner ; il ajouta qu'il était du plus haut intérêt pour nous d'avoir entre nos mains non seulement le Danemark, mais encore la Hollande et ses colonies, ne fût-ce que pour l'établissement urgent de stations de charbon. Comme je lui faisais remarquer que ces projets ne seraient pas exécutés sans conflits sanglants avec presque toutes les grandes nations, y compris l'Amérique, le général m'accorda que leur réalisation était peut-être à remettre dans un avenir lointain

(Mémoires, t. II, pp. 101 à 103.)

En janvier 1904, Guillaume II m'annonça que Léopold II avait manifesté le désir de lui rendre visite à Berlin. Il fallait profiter de l'occasion, il en était convaincu, pour resserrer les liens entre la Belgique et nous. « Le roi des Belges, m'expliqua-t-il, est maintenant une non-valeur, un M. Nobody parmi les grands princes, et cependant la Belgique a un passé splendide. Il nous faudra rappeler à Léopold II Philippe le Bon, Charles le Téméraire et la splendeur de l'ancienne Bourgogne. Si nous lui révélons la perspective de s'élever de nouveau aussi haut grâce à une alliance avec nous, il sera prêt à tout. » Je lui déconseillai naturellement cette démarche ; les Belges ne sont pas ambitieux, ils ne chantent pas :

O non, non, non,

Il faut que ma patrie soit plus grande ;

ils ne tiennent qu'à leur neutralité et à leur indépendance, mais ils y tiennent bien. L'Empereur promit de renoncer au rôle de tentateur pour lequel il s'était préparé. Je ne dissimulai pas qu'actuellement encore j'ignore si Léopold II s'était annoncé à Berlin de son propre chef, si l'invitation partit de Guillaume II ou si l'attaché militaire à Bruxelles la provoqua. Léopold II arriva le 26 janvier à Berlin ; le lendemain, 27, anniversaire de l'Empereur, il m'honora d'une longue visite. A l'aide d'une grande carte de l'Afrique centrale déployée sur mon bureau, nous réglâmes une série de questions coloniales pendantes pour lesquelles j'avais fait préparer un rapport détaillé par la section coloniale des Affaires étrangères. Le Roi était un bon homme d'affaires : sa clarté, son sens pratique et son calme me produisirent une impression favorable. De nos petits litiges coloniaux, nous passâmes à la situation générale de l'Europe et de là aux relations entre l'Allemagne et la Belgique. Léopold II affirma que lui-même et avec lui tous les Belges sans distinction de parti, voulaient le maintien de la paix : paix très possible, si à Berlin, Londres et Saint-Petersbourg on faisait une politique calme et sensée. Les relations entre l'Allemagne et la Belgique ne peuvent être meilleures, continua-t-il ; le français est la langue maternelle des Wallons, toute la Belgique est sous l'influence de la civilisation française ; au point de vue intellectuel, littéraire et artistique, Bruxelles est en quelque sorte un faubourg de Paris ; mais les Belges sont beaucoup trop froids et trop raisonnables pour que cela influe sur leur politique : ils ont plus de confiance dans l'Allemagne que dans la France. La peur d'être envahi, avalé par la France, est ancienne, répandue partout, et accrue encore dans ce pays très catholique par les tendances anticléricales de la République française. Les révélations de Bismarck avant la guerre franco-allemande ont appris à tous les Belges que l'Allemagne était le défenseur et le gardien fidèle de la neutralité et de l'indépendance belges. Le Roi fit l'éloge du comte Wallwitz, ministre d'Allemagne en Belgique, mari de ma belle-fille la comtesse Eugénie de Doenhoff : « On m'a dit que vous destinez Wallwitz à une ambassade. Si tel était le cas, je ne voudrais pas entraver la carrière de ce diplomate très distingué. Mais personnellement, je serais heureux de garder le comte Wallwitz à Bruxelles, où il jouit de beaucoup de considérations et de la confiance générale ».

Je répondis que je n'avais pas l'intention de déplacer dès maintenant le comte Wallwitz et que jusqu'à nouvel ordre il resterait à Bruxelles, ce qui fit un sensible plaisir au Roi. Le mouvement flamand, continua-t-il, gagne du terrain, évidemment dans le cadre de l'Etat belge, en toute fidélité à la patrie commune, car Wallons et Flamands sont aussi bons patriotes les uns que les autres. L'aspiration justifiée des Flamands à sauvegarder leur civilisation particulière, leur langue si belle et si riche, sera d'autant mieux admise par les Wallons que la presse allemande s'occupera moins de la question flamande. Le Souverain demanda à saluer ma femme, lui parla également en *high terms* de sa fille et de son genre, et m'offrit une splendide tabatière avec son portrait orné de brillants. Cette tabatière est encore sur une étagère de la villa Malta près des bustes d'Edouard VII et de la reine Alexandra d'Angleterre, près d'un portrait de la reine Alexandra tenant dans ses bras son petit-fils, le prince de Galles actuel, de deux portraits du Tsar, de ceux de la grande-duchesse Marie, de la reine Olga de Grèce, du roi et de la reine de Roumanie, de l'impératrice de Chine et de bien d'autres princes. Pendant l'hiver 1914-1915, où je m'efforçais à Rome de prévenir la guerre entre l'Italie et les puissances centrales, sans être soutenu loyalement par Berlin, et sans cesse contrecarré par Vienne, un ami me dit : « Je vous trouve au milieu des ruines de la politique de Bethmann-Hollweg ».

Ce propos mélancolique fut tenu plus de dix ans après le séjour de Léopold à Berlin. Au début, rien ne troubla l'harmonie parfaite de cette visite. Arriva le dernier jour, le 28 janvier. On devait dîner à 8 heures et le Roi partir immédiatement après. Tous les invités étaient présents; l'Impératrice était là depuis longtemps; on n'attendait que l'Empereur et son hôte. Enfin, ils entrèrent. L'air irrité de l'Empereur, le visage défait du Roi me frappèrent aussitôt. A table, et contre son habitude, Léopold II adressa à peine la parole à sa voisine, l'Impératrice. Dès la fin du dîner, il se leva pour se rendre à la gare avec Guillaume II. En passant, il me serra la main et me dit à voix basse, mais d'un ton grave et catégorique : « L'Empereur m'a dit des choses épouvantables; je compte sur votre bonne influence, sur votre sagesse et sur votre savoir-faire pour éviter de grands malheurs ». Au retour de la gare, un des aides de camp de l'Empereur me demanda tout effrayé : « Qu'a donc le roi des Belges? Il paraît y avoir eu un éclat. Le vieux Souverain avait l'air sens dessus dessous; il a mis à l'envers le casque de son régiment de dragons prussiens avec l'aigle par derrière ». L'Empereur survint, congédia tout le monde rapidement et d'un air égaré, me prit à part. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet de travail, où les portraits de son père, de son grand-père, du grand Bismarck, du maître de Bayreuth, du tzar et de la Queen Victoria étaient paisiblement accrochés aux murs, et épancha sa colère contre la « veulerie de ses collègues ». Avec une bienveillance inimaginable, il avait parlé au roi des Belges de ses fiers prédécesseurs les ducs de Bourgogne, ajoutant que si le Roi le voulait, il pourrait reconstituer leur Etat et étendre son sceptre sur la Flandre française, l'Artois et les Ardennes. Léopold II avait d'abord écarquillé les yeux, tout ahuri, puis répondit ricanant, que ni ses ministres, ni les Chambres belges ne voudraient rien savoir de projets aussi ambitieux. « Alors, je perdis patience, continua l'Empereur, je dis au Roi que je ne pouvais estimer un monarque qui se jugeait responsable devant les députés et les ministres et non devant le Seigneur qui règne aux cieux. Je lui dis aussi que je n'admettais pas qu'on plaisantât avec moi; dans une guerre européenne quiconque ne serait pas avec moi serait contre moi. Comme soldat, j'étais de l'école de Frédéric le Grand, de Napoléon I^{er}. De même que l'un avait commencé la guerre de Sept Ans en envahissant la Saxe et que l'autre prévenait ses adversaires avec la rapidité de l'éclair, de même, si la Belgique ne marchait pas avec moi, je ne me laisserais guider que par des considérations stratégiques ». Un long silence suivit. L'Empereur, visiblement contrarié, reprit : « Je m'attendais à de la compréhension et des éloges de votre part; c'est le contraire, hélas, qui semble se produire; c'est la plus amère de mes désillusions d'aujourd'hui ». Posément, et avec le plus de précision possible, j'exposai alors à Sa Majesté le point de vue de la raison en politique. Je visais à maintenir la paix, une paix honorable et digne; et cette paix, lui, l'Empereur, la souhaitait également. « Une paix honorable et digne, dis-je, est dans l'intérêt de l'Allemagne, car le temps travaille pour nous. Si on nous attaque et si nos adversaires français ou anglais entrent en Belgique, nous aurons naturellement le droit d'y pénétrer immédiatement aussi. Mais, sans une violation préalable de la neutralité de ce pays par nos ennemis, nous n'aurons pas le droit de l'envahir au mépris des traités signés et jurés solennellement par nous. Je ne me préterai pas à une faute aussi énorme, car ce procédé mettrait les impondérables entre les mains de nos ennemis, ces impondérables, comme disait Bismarck, qui pèsent plus que des valeurs matérielles. » Je répétais encore une fois qu'en cas de guerre, nous n'avions pas le droit d'être les premiers à violer la neutralité belge, garantie par le droit des gens. En dernière analyse, ce n'est pas l'armée belge qui gagne ou qui perd les guerres, mais la politique au moins autant qu'elle. Malgré son génie militaire, Napoléon a fini prisonnier à Sainte-Hélène; Frédéric le Grand, homme d'Etat autant que général, est mort sur le trône. Notre conversation dura jusqu'à minuit; l'Empereur était de plus en plus nerveux et fatigué; à mi-voix, il murmura : « Si telle est votre pensée, je serai obligé, en cas de guerre, de chercher un autre chancelier ». Je le quittai avec la sensation de ne pas l'avoir convaincu complètement, mais que, tant que je serais en fonction, il me suivrait au moment décisif, moins peut-être par raison que par prudence, avec le sentiment qui le dominait à ce moment, qu'avec moi il serait le plus en sécurité.

Je ne veux pas clore cette longue parenthèse sans ajouter que le comte de Schlieffen et son successeur, de Moltke, se sont parfois entretenus avec moi de cette question du passage à travers la

Belgique. Mes relations personnelles avec eux étaient excellentes. Moltke était mon vieil et fidèle ami d'enfance et l'est resté jusqu'à sa mort. Schlieffen avait commandé le 1^{er} régiment des uhlands de la garde, un des plus beaux de l'armée. Devant son ancienne caserne, à Potsdam se dresse maintenant le monument du Cavalier mourant qu'aucun bon Prussien ne contemple sans mélancolie et sans émotion. Mes deux frères Adolphe et Charles-Ulrich, les futurs généraux, y avaient servi sous ses ordres. En 1904 ou 1905, quelque temps avant sa mise à la retraite, Schlieffen et moi nous discutâmes la possibilité d'une guerre. Son avis était qu'en cas de conflit avec la France et la Russie, il faudrait tâcher d'abattre d'abord la France, et que pour y arriver, le chemin le plus sûr passait par la Belgique. Je répondis que je le savais bien. Comme lieutenant des hussards à Bonn, j'avais étudié Clausewitz sous l'influence de mon chef, le futur maréchal Loë, et j'avais appris que le cœur de la France se trouvait entre Bruxelles et Paris. Mais cette route, nous n'aurions le droit de la prendre que pour de graves raisons politiques et uniquement si la neutralité de la Belgique avait été violée auparavant par nos adversaires. Je rappelai à ce stratège de génie un incident de l'hiver 1887-1888 que je n'oublierai jamais. Il y avait à ce moment une forte tension entre l'Allemagne et la France. Comme en 1875, 1879 et 1885, la guerre était dans l'air. Les sympathies anglaises étaient de notre côté; un grand journal anglais, le *Standard*, si je ne me trompe, déclara en substance : Certes l'Angleterre a garanti jadis la neutralité belge. Mais cela ne signifie pas qu'en toutes circonstances, elle défendra cette neutralité par les armes en faveur de la France contre l'Allemagne. Bismarck répondit à cette insinuation tentatrice dans un article dicté par lui, dont je me souviens exactement. En ces jours critiques, j'étais chargé d'affaires à Saint-Petersbourg; je lus et méditai l'exposé de mon grand chef avec une attention facile à comprendre.

Dans cet article de la très officieuse *Post* de Berlin, Bismarck posait les directives suivantes, auxquelles je me suis toujours conformé :

1^o La politique allemande ne déclarera jamais une guerre dans la crainte qu'elle puisse lui être imposée;

2^o Avant tout, l'Allemagne ne commencera jamais une guerre en violant un traité européen;

3^o Si en Angleterre on suppose que les forts d'arrêt français ont mis la frontière franco-allemande à l'abri de toute offensive allemande, et que pour cette raison le grand état-major allemand songe à passer par la Belgique, on croit à Berlin que les combinaisons du grand état-major ne sont pas aussi faciles à épuiser. En tout cas, ceux-là se trompent qui s'imaginent que la direction de la politique allemande est soumise aux vues du grand état-major alors que c'est l'inverse;

4^o La neutralité belge ne sera jamais violée par l'Allemagne pas plus que celle de la Suisse;

5^o Le gouvernement allemand tient essentiellement à garder sa réputation de strict observateur des traités signés par lui avec l'Europe pour le maintien de la paix. De plus, le bon sens indique qu'il ne serait pas prudent de contraindre les forces de la Belgique ou de la Suisse à une fraternité d'armes avec la France.

Le comte de Schlieffen — cette conversation ne troubla pas notre amitié — tourna plusieurs fois son monocle dans l'œil, selon son habitude, et fit : « Naturellement, c'est exact encore actuellement; nous ne sommes pas devenus plus bêtes depuis cette époque ». Il était cependant enclin à penser, ajouta-t-il, qu'en cas de guerre, la Hollande verrait en nous son alliée naturelle contre l'Angleterre. Quant à la Belgique, il était peu probable qu'elle s'opposât par les armes à une entrée de nos troupes, elle se contenterait d'une protestation. Il croyait, au reste, que si une grande guerre éclatait, les Français et éventuellement les Anglais entreraient immédiatement en Belgique, ce qui nous donnerait toute liberté. J'insiste sur ce fait, qu'à ma connaissance il y avait, même au grand état-major, avant la guerre de 1914, des hommes qui ne considéraient pas la marche à travers la Belgique comme le bon moyen de battre la France, et qui, en tout cas, ne croyaient pas que ce fût l'unique moyen. Un de nos généraux les plus connus me dit, après la guerre, que nous aurions mieux fait de ne pas prendre la route de Belgique avec ses terribles conséquences politiques, et d'avoir recours à une autre combinaison.

Sans anticiper sur les événements, il me faut mentionner un article du comte de Schlieffen, paru dans la *Deutsche Revue* quel-

ques mois avant ma chute. Il y examinait les chances d'une guerre générale de façon assez inquiétante et quelques-unes de ses phrases suscitérent un malaise en Belgique. Le comte de Wallwitz, qui était encore notre représentant à Bruxelles, m'envoya à ce propos un rapport que je transmis au général de Moltke, chef de l'état-major général. Le 19 janvier 1909, il me répondit : « Je ne vois pas du tout où, dans l'article du comte de Schlieffen, on peut trouver que les autorités compétentes considèrent le passage de vos troupes par la Belgique comme extrêmement vraisemblable, voire comme certain ». Au moment de son rapport, le comte de Wallwitz n'avait pas le texte même entre les mains; avec ce texte, il lui sera facile de dissiper tout malentendu.

J'ajouterai enfin que le 1^{er} juillet 1920, je m'enquis si, après la chute du prince de Bismarck, sous Caprivi, Hohenlohe, et pendant que j'étais chancelier, il y avait eu des tractations entre les Affaires étrangères et le grand état-major au sujet d'une entrée en Belgique, en Hollande ou dans le Luxembourg. Le 6 juillet 1920, je reçus la réponse officielle ci-dessous du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, M. de Haniel :

« Très honoré Prince,

« Votre Excellence a bien voulu me demander le 1^{er} courant si entre 1890 et 1909 il y a eu des tractations entre les Affaires étrangères et l'état-major général au sujet d'une entrée possible de nos troupes dans le Luxembourg, en Belgique et en Hollande. J'ai l'honneur de lui communiquer que les archives des Affaires étrangères ne contiennent aucune pièce relative à une tractation de cette espèce.

« Avec l'assurance de mon profond respect, votre très dévoué

» E. HANIEL. »

De 1904 à 1909, Guillaume II ne m'a plus reparlé d'une invasion de la Belgique.

(Mémoires, t. II, pp. 108-115.)

L'INVASION DE LA BELGIQUE

Quand officiellement on avoua le retrait de notre armée dont, dit-on, « l'aile droite s'était repliée », Wedel, qui avait de bonnes relations dans l'armée, ne duta plus de l'échec de notre plan d'attaque. Par conséquent nous fûmes d'accord pour estimer que l'invasion de la Belgique était désormais une faute énorme. Il y a des actes qui ne sont défendables que s'ils réussissent. L'aphorisme de Machiavel est parfois vrai qu'une mauvaise action paraît parfois utile et féconde quand elle aboutit. *Cosa fatta capo ha!* Mais une action douteuse qui échoue est plus difficile à justifier. Lorsque nous avons été incapables de localiser le conflit serbe, comme Bethmann et Jagow l'avaient espéré, et de briser vite et définitivement la résistance française par l'invasion de la Belgique, il fut évident que moralement nous nous étions mis dans notre tort sans avoir obtenu un bénéfice politique équivalent. « *Quand on a fait des crasses, il faut qu'elles réussissent* », disait ma spirituelle amie de Saint-Petersbourg, Missy Durnow. Il était hors de doute que notre invasion de la Belgique, et par conséquent la violation de la souveraineté, de la neutralité de ce pays et des traités signés par nous et respectés pendant un siècle par le monde entier, était un acte de la plus haute portée.

Cette faute fut encore aggravée par le discours inouï que Bethmann-Hollweg prononça le 4 août 1914 au Reichstag. Jamais peut-être un homme d'Etat responsable de la sécurité et de l'avenir d'un grand peuple n'a prononcé, à l'heure la plus grave, un discours plus maladroit et plus malfaisant. Devant son propre pays et devant le monde entier, le chef du gouvernement allemand — et non celui de la France ou de la Belgique — déclara que notre invasion de la Belgique n'était pas justifiée, mais que nécessité n'a pas de loi. Je n'oublierai jamais le moment où je lus ce discours, car j'ai rarement éprouvé une angoisse pareille. Je compris ce que les gens du peuple veulent exprimer en disant : « Mon cœur cessa de battre ». Je sentis que par cette déclaration solennelle nous avions à priori joué tous les impondérables, que, par cette harangue d'une stupidité inqualifiable, nous mettions l'opinion publique du monde entier contre nous. Et, le soir même de ce jour néfaste, dans son entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre, sir Edward Goschen, le chancelier de l'empire d'Allemagne qualifia de *chiffon de papier*, de *scrape of paper*, les traités internationaux sur lesquels était fondée la neutralité de la Belgique. Depuis le 15 juillet 1870

où, au Corps législatif le mot *cœur léger* échappa à Emile Ollivier, le président du Conseil français, jamais parole plus fatale n'avait été dite. Après avoir prononcé ce mot en séance publique du parlement, Ollivier n'eut d'autre ressource que d'essayer, vainement, de se disculper dans un gros livre. Pour Bethmann-Hollweg qui avait fait sa gaffe en tête à tête, c'eût été bien plus simple. Point n'est besoin d'être un Machiavel pour comprendre que, si Bethmann, dans une seconde d'effondrement moral, avait vraiment prononcé cette parole malheureuse, la raison d'Etat et les intérêts suprêmes de la nation lui imposaient de la faire démentir immédiatement et catégoriquement. Affirmation se dressait contre affirmation; le nom avait la même valeur que le oui. Bethmann n'avait pas le droit de charger le peuple allemand de ce mot terrible qu'avec une ténacité inlassable l'Entente a répété au monde durant la guerre tout entière et jusqu'au Traité de Versailles pour faire de notre pays un infâme violateur de traités contre lequel il faut prendre des mesures spéciales de protection.

(Mémoires, t. III, extraits publiés par l'Illustration.)

Reichswehr et armée rouge

Voilà plusieurs semaines que l'abondance des matières nous a empêché de reproduire ici de larges extraits d'un article paru sous ce titre dans la Revue des Deux Mondes, et dû à la plume de M. Frédéric Eccard. Les voici :

Plusieurs articles remarquables, au premier rang desquels il faut mettre l'article sur le *Problème allemand* paru dans la Revue du 15 octobre, les écrits du général von Seeckt, les publications des revues militaires allemandes, les débats au Reichstag à propos des crédits militaires, nous fournissent des renseignements très complets sur ce facteur décisif de la paix du monde : la Reichswehr. Essayons d'en déterminer d'une manière générale la structure et la force, sans toucher aux éléments purement techniques qui ne sont pas de notre compétence.

Avant la guerre, l'armée impériale n'existait pas à proprement parler. L'armée allemande était composée de contingents prussiens, bavarois, saxons, wurtembergeois. L'Empereur était le seigneur suprême de la guerre, et le commandement effectif était exercé par l'état-major prussien. Maintenant, l'armée est une armée du Reich, la Reichswehr, les contingents des Etats particuliers ont disparu. Le traité de Versailles en limite le nombre à 100,000 hommes, il supprime l'état-major prussien et interdit sa reconstitution. Les auteurs du traité de paix espéraient par ces dispositions, et d'autres encore trop connues pour que je les reproduise ici, réduire la puissance militaire allemande de manière à ce qu'elle ne constitue plus jamais un péril pour la paix du monde. Ils n'ont malheureusement pas suffisamment tenu compte de la sagacité, du talent d'organisation et de l'habileté à camoufler la vérité qui distinguent les militaires allemands. Actuellement, nous nous trouvons en face d'un instrument de guerre qui est déjà redoutable et qui menace de le devenir bien davantage. Les rouges de cet instrument sont aménagés de telle manière, qu'ils constituent un ensemble parfaitement harmonieux, dirigé par un commandement unique dont la puissance et l'indépendance grandissent chaque jour.

Président du Reich, ministère de la Reichswehr, Direction de l'armée (Heeresleitung), Parlement, voilà les rouages dont nous allons étudier successivement le mécanisme.

Le Parlement n'est appelé qu'à accorder les crédits réclamés annuellement par le ministère de la Reichswehr. Grâce à des dissimulations savantes, qui font du budget de la Reichswehr le budget le plus obscur du monde, grâce au manque d'énergie des partis du Reichstag, les crédits demandés ont toujours été accordés, avec des diminutions insignifiantes. Le budget de la Reichswehr, qui a atteint l'année dernière la somme de 788 millions de marks, dépasse de beaucoup les besoins des forces de terre et de mer accordées à l'Allemagne par le traité de Versailles. Par le moyen de crédits susceptibles d'être reportés (*übertragbar*), la Reichswehr obtient les sommes nécessaires pour satisfaire aux armements secrets qu'elle poursuit. J'ai eu à différentes reprises l'occasion de faire, en citant les chiffres à l'appui, la démonstration de ces procédés illicites.

Depuis l'armistice, le Reichswehrministerium n'a eu que deux titulaires, le docteur Gessler et le ministre actuel, le général Græner, dernier chef d'état-major du maréchal von Hindenburg en 1918, deux chefs énergiques poursuivant leur œuvre sans souci des contingences parlementaires.

La direction de l'armée a eu à sa tête d'abord le général von Seeckt, le génial rénovateur de la Reichswehr, puis, en 1926, le général Heye, auquel le général von Hammerstein vient de succéder en octobre 1930.

Grâce à l'action de ces hommes, qui ont agi en parfait accord entre eux, l'armée est constituée sur un modèle, qui est considéré comme répondant parfaitement aux exigences les plus modernes. L'ancien état-major est rétabli, et cette armée, animée du vieil esprit militariste prussien, mais rajeunie et modernisée, forme un ensemble admirablement discipliné, poursuivant, en dehors des partis politiques et au-dessus d'eux, son but suprême, qui est le rétablissement de la patrie allemande dans son ancienne gloire et dans ses anciennes frontières. La grande œuvre du général von Seeckt, dont il a annoncé la réalisation le 16 août 1926, peu de temps avant son départ de l'armée, a été la reconstitution de l'état-major. D'après les déclarations qu'il fit à ce moment, les services de l'armée sont répartis en cinq directions aux ordres du ministre de la Reichswehr et en neuf bureaux et services aux ordres du chef et du sous-chef adjoint de la Reichswehr qui deviennent chef et sous-chef d'état-major en cas de mobilisation. Vingt colonels, 104 lieutenant-colonels et majors, 140 capitaines et lieutenants forment l'effectif du corps de l'état-major. Leurs soldes et les frais de construction des vastes bâtiments qui contiennent leurs services, ont été pris sur les crédits susceptibles d'être reportés, mentionnés plus haut.

L'armée proprement dite se compose de 100,000 hommes, exactement 96,000 hommes de troupe et 4,000 officiers. Le service est de douze ans, avec faculté de libérer 5 % des effectifs par anticipation. Le recrutement est excessivement facile. En 1929, pour 196 vacances dans le corps des officiers, il y a eu 1,600 candidats, et pour 9,732 places dans la troupe, 120,000 hommes se sont présentés. La sélection est donc aisée et les officiers qui sont chargés de la faire tiennent compte naturellement des qualités physiques et intellectuelles des candidats, mais ils sont encore plus attentifs à écarter toute personne dont les sentiments politiques pourraient porter ombrage à leur nationalisme. De cette manière, on a pu former un tout parfaitement homogène, composé d'éléments jeunes, instruits, admirablement disciplinés, et animés de cet esprit de corps et de ce patriotisme intégral qui font la force des armées.

En cas de mobilisation, les réservistes ayant déjà servi s'ajouteraient aux 100,000 hommes de l'armée actuelle. La limite de 5 % qui avait été fixée pour les libérations anticipées ayant été largement dépassée, le nombre de ces réservistes atteindra facilement le chiffre de 80,000. La Schutzpolizei, forte de 150,000 hommes, pourrait fournir encore de 50 à 100,000 hommes, parfaitement disciplinés et rompus au métier des armes. Une autre formation de caractère militaire, le Bahnschutz (protection des voies ferrées), répartie en treize groupes sur le territoire de l'Empire, munie de mitrailleuses et d'autos blindées, comprenant une trentaine de mille hommes, pourrait être également incorporée, de même que les contingents constituant le Grenzschutz (protection des frontières). Les anciens soldats de la grande guerre, âgés de trente à trente-cinq ans, qui en 1930 sont encore 2,000,000, les membres du Stahlhelm, du Wehrwolf, de l'Olympia et autres associations patriotiques constituent une réserve inépuisable. Je n'ai pas à dire comment l'état-major prévoit l'utilisation de ces masses, ne possédant, en matières de stratégie, aucune compétence. Il me suffit d'appeler l'attention sur la puissance de cette armée de métier, sur la possibilité d'agrandir le nombre des unités combattantes et sur les ressources que représentent pour le commandement les 84,000 officiers de l'ancienne armée âgés actuellement de moins de cinquante-cinq ans.

Si le potentiel de guerre pour les effectifs est impressionnant, il est encore plus redoutable pour l'armement. Les limitations pour l'emploi des fusils et des canons de campagne, que les Alliés ont imposées à l'Allemagne, l'interdiction de construire des canons lourds, des avions, des tanks, d'utiliser des gaz, n'ont pas empêché l'état-major allemand de réaliser ce tour de force qu'est de satisfaire en cas de guerre à tous les besoins d'une armée moderne. Il s'est assuré la collaboration de l'industrie allemande dans des

conditions particulièrement ingénieuses, et après avoir obtenu la création au ministère de la Reichswehr d'un service central des liaisons ministérielles, il exerce sur les autres ministères, notamment sur celui des transports et des travaux publics, une autorité qui lui permet de les utiliser pour les buts qu'il poursuit et pour la mobilisation future.

Le général von Seeckt a opposé à la règle suivie jusqu'ici, consistant à accumuler en temps de paix des stocks complets de tout le matériel de guerre, une autre méthode plus ingénieuse et plus rationnelle. Elle tend à préparer dans des usines et des laboratoires les modèles les plus perfectionnés des armes, qui sont soumis à de constants progrès, comme les avions, les tanks, les engins pour la guerre des gaz, et à aménager l'industrie allemande de telle manière que la fabrication en série de ces modèles puisse se faire après la déclaration de guerre presque instantanément. De cette manière, le général a réussi à la fois à tourner les dispositions prohibitives du traité de paix et à être toujours en avance sur les autres nations, qui restent fidèles aux errements anciens. Pour se procurer les fonds nécessaires à ces armements secrets, on majore dans le budget les prix des munitions autorisées par les traités, et les fabricants ristournent la différence entre le prix réel et le prix majoré, pour l'établissement de leurs stations d'essai. Ce système a atteint sa perfection depuis la création de ce qu'on appelle le *Waffenamt*, état-major technique installé dans un superbe bâtiment à Berlin, qui réunit tous les organes s'occupant de technique et de matériel. Le *Waffenamt* est en rapport avec les écoles techniques qui s'occupent d'inventions, d'études chimiques ou mécaniques et avec les usines qui fabriquent du matériel de guerre. Il est installé à côté de la Haute École technique, les salles d'expérience et les laboratoires leur sont communs. Le député Schneller dans la séance du Reichstag du 15 juin 1929, le député Kippenberger dans celle du 21 mai 1930 ont exposé en détail les relations intimes qui existent entre la Reichswehr et l'industrie allemande; le second a indiqué les noms de quatorze hommes de confiance de l'armée et ceux de vingt et un délégués de l'industrie qui collaborent dans toutes les branches techniques, notamment pour la fabrication des gaz, des avions, des tanks, des automobiles, des matières explosibles, des rayons magnétiques, des appareils de télégraphie sans fil. L'activité du *Waffenamt* s'étend également à la fabrication à l'étranger, où le matériel nécessaire au moment même de la déclaration des hostilités est préparé d'une façon méthodique, notamment en matière d'aviation et de gaz.

Parmi les personnes citées par le député Kippenberger se trouvent le capitaine Gallwitz, expert de la Reichswehr pour les gaz, les professeurs Dünsberg et Bosch, délégués par l'École technique de Charlottenburg pour la préparation de la guerre technique, le docteur Wirth spécialiste pour des essais d'émission de gaz, spécialement sur les champs de manœuvres de Winsdorf et de Kommersdorf. Peut-on fournir une preuve plus péremptoire que l'état-major, sans souci des conventions internationales, prépare scientifiquement et méthodiquement la guerre des gaz. J'ai déjà eu l'occasion de citer l'ouvrage de M. Hanslein, officier pharmacien major qui fait autorité en Allemagne, et qui déclare que les peuples les plus habiles à conduire la guerre chimique seront les maîtres du monde. La nation allemande dispose de plusieurs milliers d'usines de produits chimiques, et sous le nom de *Interessengemeinschaft* d'un des groupements les plus importants du monde, au capital de plus de 6 milliards de francs, elle possède des laboratoires admirables, occupant des milliers de chimistes et des savants de tout premier ordre. La transformation de ces usines en usines de guerre est prévue et elle se fera le plus facilement du monde. Les Allemands envisagent avec tant de certitude la guerre chimique qu'ils se préparent très ouvertement pour se garantir contre ses effets. Une vaste association pour la défense contre les gaz, subventionnée par des fonds secrets, vient de tenir ses assises à Munich. Une puissante maison de Lubeck fabrique les masques en grand et les vend au public dans des conditions exceptionnelles de bon marché, 10 à 15 marks la pièce. Les membres de Stahlhelm et autres groupements nationalistes, la Schutzpolizei, les compagnies de pompiers de tout le Reich en sont munis, et dans les plus petites localités les manœuvres avec ces masques ont un énorme succès.

Par des revues et des publications de tout genre, on tient la population en éveil et on l'habitue à considérer cette guerre inhumaine comme naturelle et désirable pour l'Allemagne.

N'oublions pas que le délégué de l'Allemagne à la Société des Nations s'est opposé énergiquement à toute sanction contre l'Etat qui prendrait l'initiative de la guerre des gaz.

Dans une interview qu'il vient de donner à l'*United Press*, à propos du récent discours de Mussolini, le général von Seeckt reprend l'idée chère à tous les Allemands, et déclare que si la Conférence de désarmement n'aboutit pas à la réduction des armées au standard allemand, l'Allemagne exigera la parité des armements pour toutes les nations, en tenant compte de la population et de la situation géographique des différents pays. Le général invoque, pour justifier sa thèse, la faiblesse militaire de l'Allemagne. D'autre part, il expose dans son dernier ouvrage sur la défense nationale, que l'ère des armées nombreuses est passée, et que l'avenir est aux petites armées de haute qualité, aptes aux opérations rapides et décisives.

Nous voyons là toute la duplicité de la manœuvre allemande. On reproche à la France son impérialisme et son militarisme, et on la représente comme voulant dominer l'Europe par une armée dont la puissance est en opposition avec les idées pacifiques qu'elle défend. On en veut à ses effectifs dont on réclame la réduction. Et en même temps, on dénie aux armées nationales nombreuses, comme celle de la France, une valeur militaire de premier plan, et on représente l'armée de métier allemande comme répondant le mieux aux exigences actuelles. L'Allemagne cherche à conserver le bénéfice de son potentiel de guerre, dont nous avons démontré la formidable valeur, et à faire pression sur la France pour qu'elle réduise le chiffre de ses soldats! La course aux armements, dit von Seeckt, se poursuivra, en toute hypothèse, sur le terrain de l'organisation, de l'instruction et du matériel de guerre.

La France ne tombera pas dans un pareil piège. Si, après tous les sacrifices qu'elle a déjà faits pour être fidèle à ses intentions pacifiques, elle consentait à des sacrifices nouveaux, elle ferait simplement métier de dupe.

L'Allemagne, par un jeu habile, appuyé sur la plus active propagande, cherche à placer la Société des Nations et la France en particulier, devant le dilemme suivant : ou bien parité des armements, c'est-à-dire des effectifs, ou affranchissement de l'Allemagne des clauses militaires du traité de Versailles, dont les puissances alliées l'auraient libérée en violant elles-mêmes ce traité. Or, nous savons fort bien que le traité ne prévoit le désarmement qu'en fonction de la sécurité, d'où la thèse si forte de la France. Sécurité d'abord, désarmement ensuite.

C'est de nouveau le général von Seeckt qui nous révèle quelles sont les intentions du Reich quand il se sentira assez fort pour tourner le dos au traité de Versailles.

Voici le système qui ferait de l'Allemagne la puissance dominante en Europe :

1° Une armée de métier de 200,000 hommes servant six ans, au lieu de 100,000 servant douze ans;

2° Le service obligatoire, obligeant toute la population masculine à faire des périodes de trois mois et à suivre de nombreux cours de répétition, l'instruction militaire étant donnée par un

cadre d'instructeurs pris dans les rangs de l'armée de métier;

3° Une préparation militaire de la jeunesse assurée par tous les établissements scolaires;

4° Une mobilisation économique appropriée à ces conditions nouvelles.

Comment se peut-il qu'en regard de pareils projets, qui ont été conçus par un des cerveaux les plus puissants de l'Allemagne, et qui répondent certainement au sentiment de la grande majorité du peuple allemand, la France soit considérée actuellement comme le pays militariste et impérialiste par excellence, et que, parmi les nations amies ou neutres, de nombreuses voix se fassent entendre pour dénoncer notre pays comme le trouble-fête de l'Europe et comme étant le principal obstacle à l'établissement de la paix dans le monde?

Comment ce résultat a-t-il été obtenu, malgré tous nos efforts pour consolider une paix que tout le peuple français désire ardemment, malgré les concessions continues que nous avons faites à l'Allemagne, malgré les sacrifices que nous avons consentis dans le domaine militaire? Cela tient en premier lieu au système de propagande dirigé contre nous, dont nous ne saurions assez signaler la parfaite organisation et le danger. La Russie et l'Allemagne sont des techniciennes émérites de la propagande; elles dépensent des sommes énormes pour manœuvrer l'opinion publique de leurs pays et fausser celle du monde entier.

L'Allemagne entière a été ainsi convaincue, comme nous l'avons déjà dit, qu'elle est victime de ce qui est appelé le mensonge de guerre, et que c'est à tort qu'on lui reproche d'avoir provoqué la guerre mondiale. Aux Russes, on représente les pays capitalistes comme constituant un vaste camp retranché et armé pour anéantir leur pays, et on provoque dans le peuple une excitation guerrière favorable aux armements continuels des Soviets. Et c'est toujours contre la France que les attaques sont dirigées le plus habilement et avec le plus de perfidie.

Que fait la France pour se défendre? Elle se fie à son bon droit et à sa bonne foi, et sa propagande est, en comparaison de celle de ses adversaires, inexistante.

Les formules : « pas d'histoires », « le temps agit pour nous », exercent trop souvent leur néfaste influence. A force de vouloir éviter les histoires, on se trouve subitement en face d'histoires autrement graves et préoccupantes que celles auxquelles on voulait échapper. Et trop souvent le temps est utilisé par nos ennemis pour nous combattre efficacement, et notre quiétude est troublée par des réveils douloureux, qui nous dévoilent qu'au lieu d'avoir gagné du temps, nous en avons largement perdu.

Vis-à-vis d'un pays comme l'Allemagne, la politique des concessions répétées ne fait que provoquer de nouvelles revendications. En opposant à ses exigences injustifiées une fin de non-recevoir catégorique et énergique, en dénonçant sans ménagement les manœuvres déloyales auxquelles se livrent sa presse, ses associations nationalistes et ses hommes politiques, en défendant sans défaillance les droits que nous tenons des traités, nous arriverons plus facilement que par des négociations subtiles à créer entre elle et nous une entente si souhaitable pour la défense des intérêts du monde civilisé.

Caisse Hypothécaire Anversoise
 Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1158
CAPITAL : frs. 40,000,000
RESERVES : frs. 56,302,943.41
FONDS SOCIAL : frs. 96,302,943.41
 Siège Social : **ANVERS, rue des Tanneurs, 35**
 Tél. N° 302.30-202.51
 Siège de Bruxelles : **44, Boulevard du Rogent, 44**
 Tél. Nos 12 44 97 - 12 84 64
BUOOURSALLE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101
PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
 Obligations Foncières
 Caisse d'Epargne Intérêts 3.60 % : 5 % et 5.50 %
 Agences dans les villes et les principales communes du Pays
LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DE BANQUE
 SOCIÉTÉ ANONYME BELGE
Siège social : 46-48, rue des Colonies, Bruxelles
 Filiales de la Banque *Jordan & Co, Paris*

Toutes opérations de banque; comptes courants et de dépôts; achat et vente de chèques sur tous pays et monnaies étrangères; achat de coupons, gérance de fortunes, garde de titres, vérification de tirages, ordres de bourses sur toutes places; renseignements sur toute valeur belge ou étrangère. Spécialité en valeurs hollandaises, américaines et canadiennes. Derniers renseignements sur valeurs françaises
Taux d'Intérêt actuel en compte à préavis: 4 pour cent. 670.